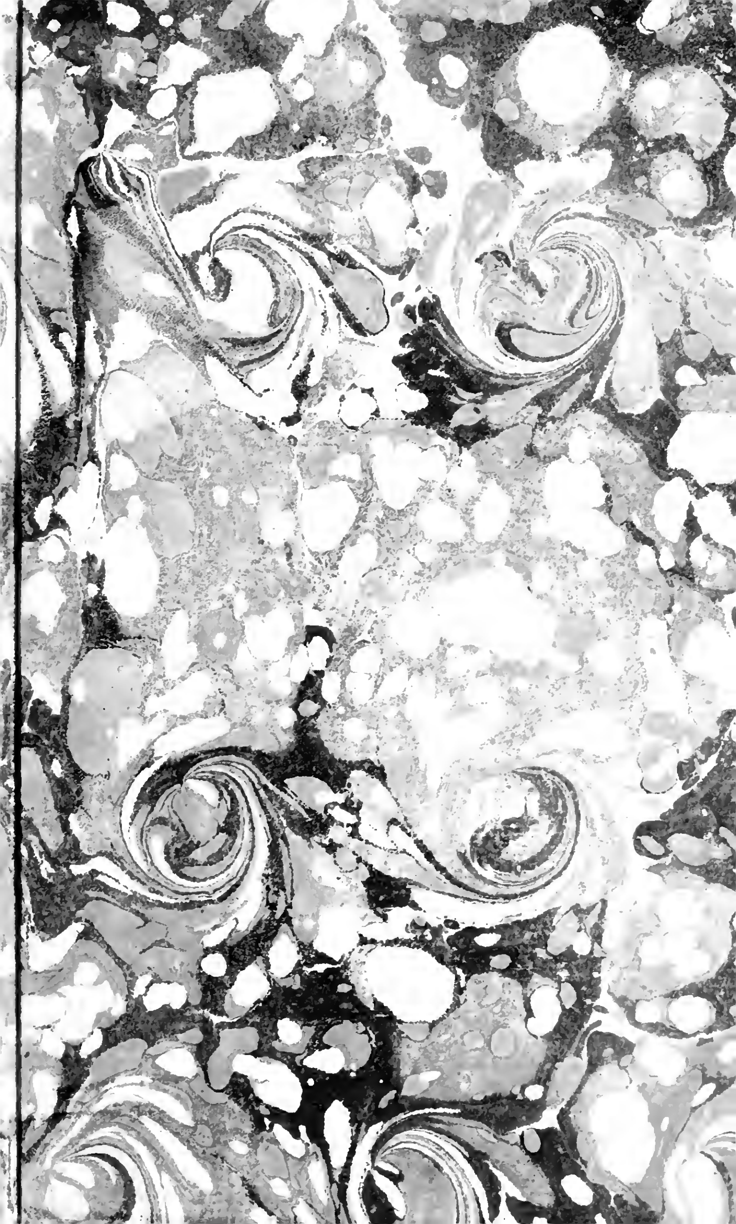
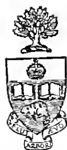




No 149



Library

of the

University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/aexpossuccinct00hume

EXPOSÉ SUCCINCT

DE LA CONTESTATION

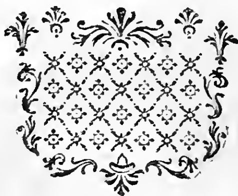
QUI S'EST ÉLEVÉE ENTRE

M. HUME

ET

M. ROUSSEAU,

AVEC LES PIECES JUSTIFICATIVES.



A LONDRES.

M. DCC. LXVI.



AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

LE nom & les Ouvrages de M. Hume ſont connus depuis longtemps de toute l'Europe: ceux qui connoiſſent ſa perſonne, ont vu en lui des mœurs douces & ſimples, beaucoup de droiture, de candeur & de bonté; & la modération de ſon caractere ſe peint dans ſes Ecrits.

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il a acquiſes par l'étude, à chercher la vérité & à inſpirer l'amour des hommes:

jamais il n'a prodigué ſon temps & compromis ſon repos dans aucune querelle, ni littéraire ni perſonnelle. Il a vu cent fois ſes Ecrits cenſurés avec amertume par le Fanatiſme, l'ignorance & l'eſprit de parti, ſans avoir jamais répondu à un ſeul de ſes adverſaires.

Ceux même qui ont attaqué ſes Ouvrages avec le plus de violence ont toujours reſpecté ſon caractere. Son amour pour la paix eſt ſi connu, qu'on lui a plus d'une fois apporté des critiques faites contre lui-même, pour le prier de les revoir & de les corriger. On lui remit un jour

une critique de ce genre, où il étoit traité d'une maniere fort dure, & même injurieuse : il le fit remarquer à l'Auteur, qui effaça les injures en rougissant & en admirant la force de *l'esprit polémique* qui l'avoit ainsi emporté, sans qu'il s'en apperçût, au de-là des bornes de l'honnêteté.

Avec des dispositions si pacifiques, ce n'est qu'avec une extrême répugnance que M. Hume a pu consentir à laisser paroître l'Ecrit qu'on va lire. Il sçait que les querelles des gens de Lettres sont le scandale de la Philosophie, & personne n'étoit moins fait que lui

pour donner un pareil ſcandale ; ſi conſolant pour les ſots ; mais les circonſtances l'ont entraîné malgré lui à cet éclat fâcheux.

Tout le monde ſait que M. Rouſſeau, proſcrit de tous les lieux qu'il avoit habités, s'étoit enfin déterminé à ſe réfugier en Angleterre, & que M. Hume, touché de ſa ſituation & de ſes malheurs, s'étoit chargé de l'y conduire, & étoit parvenu à lui procurer un aſyle ſûr, commode & tranquille. Mais peu de gens ſavent combien de chaleur, d'activité, de délicateſſe même M. Hume a mis dans cet Acte de bienfaiſance ; quel tendre attachement il avoit pris pour ce

nouvel Ami, que l'humanité lui avoit donné; avec quelle adresse il cherchoit à prévenir ses besoins, sans blesser son amour-propre; avec quel zele enfin il s'occupoit à justifier aux yeux des autres les singularités de M. Rousseau, & à défendre son caractere contre ceux qui n'en jugeoient pas aussi favorablement que lui.

Dans le tems même que M. Hume travailloit à rendre à M. Rousseau le service le plus essentiel, il reçut de lui la Lettre la plus outrageante. Plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être sensible. M. Hume

écrivit cette aventure à quelques-uns de ses Amis à Paris ; & il s'exprima dans ses Lettres avec toute l'indignation que lui inspiroit un si étrange procédé. Il se crut dispensé d'avoir aucun ménagement pour un homme, qui après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus constantes & les moins équivoques, l'appelloit, sans motifs, faux, traître & le plus méchant des hommes.

Cependant le démêlé de ces deux hommes célébres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bientôt à la connoissance du Public, qui

eut d'abord de la peine à croire que M. Rousseau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accusoit. Les Amis même de M. Hume craignirent que dans un premier moment de sensibilité, il ne se fût laissé emporter trop loin, & qu'il n'eût pris pour les défauts du cœur les délires de l'imagination, ou les travers de l'esprit. Il crut devoir éclaircir cette affaire, en écrivant un précis de tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. Rousseau, depuis leur liaison jusqu'à leur rupture. Il envoya cet Ecrit à ses Amis; quelques-uns lui conseillerent de le faire imprimer;

en lui disant que ses accusations contre M. Rousseau étant devenues publiques, les preuves devoient l'être aussi. M. Hume ne se rendit pas à ces raisons, & aima mieux courir le risque d'un jugement injuste, que de se résoudre à un éclat si contraire à son caractere; mais un nouvel incident a vaincu sa résistance.

M. Rousseau a adressé à un Libraire de Paris une Lettre, où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis pour le trahir & le diffamer, & où il le défie hautement de faire imprimer les Pieces qu'il a entre les mains. Cette Lettre a été com-

muniquée, à Paris, à un trés-grand nombre de perſonnes ; elle a été traduite en Anglois, & la traduction eſt imprimée dans les Papiers de Londres. Une accuſation & un défi ſi publics ne pouvoient reſter ſans réponſe ; & un plus long ſilence de la part de M. Hume auroit été interprété d'une maniere peu favorable pour lui.

D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'eſt répandue dans toute l'Europe, & l'on en a porté des jugemens fort divers. Il ſeroit plus heureux ſans doute que toute cette affaire eût été enſevelie dans un profond ſecret ; mais puiſqu'on n'a pu empêcher le

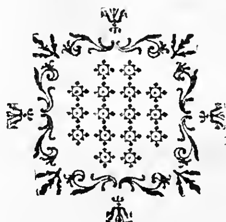
Public de s'en occuper, il faut du moins qu'il ſache à quoi s'en tenir. Les Amis de M. Hume ſe ſont réunis pour lui repréſenter toutes ces raiſons. Il a ſenti la néceſſité d'en venir enfin à une extrémité qu'il redoutoit ſi fort; & a conſenti à laiſſer imprimer ſon Mémoire. C'eſt l'Ouvrage que nous donnons ici. Le Récit & les Notes ſont traduits de l'Anglois. Les Lettres de M. Rouſſeau, qui ſervent de pieces juſtificatives aux faits, ſont des copies exactes des originaux.

Cette Brochure offrira des traits de bizarerie aſſez étranges à ceux qui prendront la peine de

la lire ; mais ceux qui ne s'en soucieront pas feront encore mieux ; tant ce qu'elle renferme importe peu à ceux qui n'y sont pas intéressés.

Au reste, M. Hume en livrant au Public les pieces de son procès, nous a autorisés à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume sur ce sujet. M. Rousseau peut revenir à la charge ; il peut produire des suppositions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles ; il peut créer & réaliser de nouveaux phantômes & envelopper tout cela des nuages de sa Rhétorique, il ne sera plus contre-

dit. Tous les faits ſont actuellement ſous les yeux du Public. M. Hume abandonne ſa cauſe au jugement des eſprits droits & des cœurs honnêtes.





MA liaiſon avec M. Rouſſeau commença en 1762, lorſqu'il fut décrété de priſe de corps, à l'occaſion de ſon *Émile*, par un Arrêt du Parlement de Paris. J'étois alors à Édimbourg. Une perſonne de mérite m'écrivit de Paris que M. Rouſſeau avoit le deſſein de paſſer en Angleterre pour y chercher un aſyle & me demanda mes bons offices pour lui. Comme je ſuppoſai que M. Rouſſeau avoit exécuté cette réſolution, j'écrivis à pluſieurs de mes amis à Londres, pour leur recommander ce célebre Exilé, & je lui écrivis à lui-même pour l'aſſurer de mon zele & de mon empreſſement à le ſervir. Je l'invitois en même temps à venir à Édimbourg, ſi ce ſéjour pouvoit lui convenir, & je lui offrois une retraite dans ma maiſon pour tout le

temps qu'il daigneroit la partager avec moi. Je n'avois pas besoin d'autre motif pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que m'avoit donnée du caractere de M. Rousseau la personne qui me l'avoit recommandé, & la célébrité de son génie, de ses talens, & sur-tout de ses malheurs, dont la cause même étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui. Voici la Réponse que je reçus.

M. Rousseau a M. Hume.

De Motiers-Travers, le 19 Février 1763.

« Je n'ai reçu qu'ici, Monsieur, & » depuis peu, la Lettre dont vous m'honoriez à Londres, le 2 Juillet dernier, supposant que j'étois dans cette » Capitale. C'étoit sans doute dans » votre Nation, & le plus près de vous » qu'il m'eût été possible, que j'aurois » cherché ma retraite, si j'avois prévu » l'accueil qui m'attendoit dans ma Patrie. Il n'y avoit qu'elle que je pusse

» préférer à l'Angleterre, & cette pré-
» vention, dont j'ai été trop puni,
» m'étoit alors bien pardonnable; mais,
» à mon grand étonnement, & même
» à celui du Public, je n'ai trouvé que
» des affronts & des outrages où j'es-
» perois, ſinon de la reconnoiſſance,
» au moins des conſolations. Que de
» choſes m'ont fait regretter l'aſyle &
» l'hoſpitalité philoſophique qui m'at-
» tendoient près de vous ! Toutefois
» mes malheurs m'en ont toujours rap-
» proché en quelque maniere. La pro-
» tection & les bontés de Mylord Ma-
» reſchal, votre illuſtre & digne com-
» patriote, m'ont fait trouver, pour
» ainſi dire, l'Écoſſe au milieu de la
» Suiſſe; il vous a rendu préſent à nos
» entretiens; il m'a fait faire avec vos
» vertus la connoiſſance que je n'avois
» faite encore qu'avec vos talens; il
» m'a inſpiré la plus tendre amitié pour
» vous & le plus ardent deſir d'obtenir

» la vôtre, avant que je sусе que vous
» étiez disposé à me l'accorder. Jugez,
» quand je trouve ce penchant réci-
» proque, combien j'aurois de plaisir
» à m'y livrer! Non, Monsieur, je ne
» vous rendois que la moitié de ce qui
» vous étoit dû quand je n'avois pour
» vous que de l'admiration. Vos gran-
» des vues, votre étonnante impartia-
» lité, votre génie, vous éleveroient
» trop au-dessus des hommes si votre
» bon cœur ne vous en rapprochoit.
» Mylord Mareschal, en m'apprenant
» à vous voir encore plus aimable que
» sublime, me rend tous les jours votre
» commerce plus désirable & nourrit
» en moi l'empressement qu'il m'a fait
» naître de finir mes jours près de vous.
» Monsieur, qu'une meilleure santé,
» qu'une situation plus commode ne
» me met-elle à portée de faire ce
» voyage comme je le désirerois! Que
» ne puis-je espérer de nous voir un

» jour raſſemblés avec Mylord dans
» votre commune Patrie, qui devien-
» droit la mienne ! Je bénirois dans
» une ſociété ſi douce les malheurs par
» leſquels j'y fus conduit, & je croirois
» n'avoir commencé de vivre que du
» jour qu'elle auroit commencé. Puiſſé-
» je voir cet heureux jour plus déſiré
» qu'eſpéré ! Avec quel tranſport je
» m'écrierois en touchant l'heureuſe
» terre où ſont nés David Hume & le
» Mareſchal d'Écoſſe :

Salve, fatis mihi debita tellus !
Hæc domus, hæc patria eſt.

J. J. R.

Ce n'eſt point par vanité que je publie cette Lettre ; car je vais bientôt mettre au jour une rétractation de tous ces éloges ; c'eſt ſeulement pour completter la ſuite de notre correſpondance & pour faire voir qu'il y a longtemps que j'ai été diſpoſé à rendre ſervice à M. Rouſſeau.

Notre commerce avoit entierement ceſſé juſqu'au milieu de l'été dernier, (1765) lorſque la circonſtance ſuivante le renouvella. Une perſonne qui s'intéreſſe à M. Rouſſeau, étant allée faire un voyage dans une des Provinces de France qui avoiſinent la Suiſſe, profita de cette occaſion pour rendre viſite au Philoſophe ſolitaire, dans ſa retraite à Motiers-Travers. Il dit à cette perſonne que le ſéjour de Neuchâtel lui devenoit très-déſagréable, tant par la ſuperſtition du Peuple que par la rage dont les Prêtres étoient animés contre lui; qu'il craignoit d'être bientôt dans la néceſſité d'aller chercher un aſyle ailleurs, & que dans ce cas l'Angleterre lui paroiſſoit, par la nature de ſes Loix & de ſon Gouvernement, le ſeul endroit où il pût trouver une retraite aſſurée: il ajouta que Mylord Mareſchal, ſon ancien Protecteur, lui avoit conſeillé de ſe mettre ſous ma

protection (c'eſt le terme dont il voulut bien ſe ſervir); & qu'en conſéquence il étoit diſpoſé à s'adreſſer à moi, s'il croyoit que cela ne me donneroit pas trop d'embarras.

J'étois alors chargé des Affaires d'Angleterre à la Cour de France; mais comme j'avois la perſpective de retourner bientôt à Londres, je ne rejettai point une propoſition qui m'étoit faite dans de ſemblables circonſtances par un homme que ſon génie & ſes malheurs avoient rendu célebre. Dès que je fus informé de la ſituation & des intentions de M. Rouſſeau, je lui écrivis pour lui offrir mes ſervices, & il me fit la Réponſe ſuivante.

M. Rousseau a M. Hume.

A Straſbourg, le 4 Décembre 1765.

« Vos bontés, Monſieur, me pénetrent autant qu'elles m'honorent.
» La plus digne Réponſe que je puiſſe
» faire à vos offres, eſt de les accepter,

» & je les accepte. Je partirai dans cinq » ou six jours pour aller me jetter entre » vos bras. C'est le conseil de Mylord » Mareschal, mon Protecteur, mon » ami, mon pere ; c'est celui de Ma- » dame de ***, (*a*) dont la bien- » veillance éclairée me guide autant » qu'elle me console ; enfin, j'ose dire » que c'est celui de mon cœur qui se » plaît à devoir beaucoup au plus il- » lustre de mes Contemporains, dont » la bonté surpasse la gloire. Je soupire » après une retraite solitaire & libre » où je puisse finir mes jours en paix. » Si vos soins bienfaisans me la pro- » curent, je jouirai tout ensemble & » du seul bien que mon cœur désire, & » du plaisir de le tenir de vous. Je vous » salue, Monsieur, de tout mon cœur. »

J. J. R.

Je n'avois pas attendu ce moment

(*a*) La personne que M. Rousseau nomme ici a exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Editeurs.*

pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rousseau. M. Clairaut, quelques semaines avant sa mort, m'avoit communiqué la Lettre suivante.

M. Rousseau a M. Clairaut.

De Motiers-Travers, le 3 Mars 1765.

« Le souvenir, Monsieur, de vos anciennes bontés pour moi vous cause » une nouvelle importunité de ma part. » Il s'agiroit de vouloir bien être, pour » la seconde fois, Censeur d'un de » mes Ouvrages. C'est une très-mau- » vaise rapsodie que j'ai compilée il y » a plusieurs années, sous le nom de » *Dictionnaire de Musique*, & que je » suis forcé de donner aujourd'hui pour » avoir du pain. Dans le torrent des » malheurs qui m'entraîne, je suis hors » d'état de revoir ce Recueil. Je sais » qu'il est plein d'erreurs & de bevues. » Si quelqu'intérêt pour le sort du plus » malheureux des hommes vous por- » toit à voir son Ouvrage avec un peu » plus d'attention que celui d'un autre,

» je vous ferois fenfiblement obligé de » toutes les fautes que vous voudriez » bien corriger chemin faifant. Les in- » diquer fans les corriger ne feroit rien » faire, car je fuis abfolument hors » d'état d'y donner la moindre atten- » tion, & fi vous daignez en ufer com- » me de votre bien, pour changer, » ajouter, ou retrancher, vous exer- » cerez une charité très-utile & dont » je ferai très-reconnoiffant. Rece- » vez, Monfieur, mes très-humbles » excufes & mes falutations. »

J. J. R.

Je le dis avec regret, mais je fuis forcé de le dire : je fais aujourd'hui avec certitude que cette affectation de mi-fere & de pauvreté extrême, n'eft qu'une petite charlatanerie que M. Rouffeau emploie avec fuccès pour fe rendre plus intéreffant & exciter la commifération du Public; mais j'étois bien loin de foupçonner alors un femblable arti-fice. Je fentis s'élever dans mon cœur

un mouvement de pitié, mêlé d'indignation, en imaginant qu'un homme de Lettres, d'un mérite si éminent, étoit réduit, malgré la simplicité de sa maniere de vivre, aux dernieres extrémités de l'indigence, & que cet état malheureux étoit encore agravé par la maladie, par l'approche de la vieillesse & par la rage implacable des dévots persécuteurs.

Je savois que plusieurs personnes attribuoient l'état fâcheux où se trouvoit M. Rousseau, à son orgueil extrême qui lui avoit fait refuser les secours de ses amis; mais je crus que ce défaut, si c'en étoit un, étoit un défaut respectable. Trop de gens de Lettres ont avili leur caractere en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches ou puissans, indignes de les protéger; & je croyois qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritoit de l'indulgence dans un homme de génie

qui, ſoutenu par le ſentiment de ſa propre ſupériorité & par l'amour de l'indépendance, bravoit les outrages de la fortune & l'inſolence des hommes. Je me propoſai donc de ſervir M. Rouſſeau à ſa maniere. Je priai M. Clairaut de me donner ſa Lettre, & je la fis voir à pluſieurs des amis & des Protecteurs que M. Rouſſeau avoit à Paris. Je leur propoſai un arrangement par lequel on pouvoit procurer des ſecours à M. Rouſſeau ſans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le Libraire qui ſe chargeroit de ſon *Dictionnaire de Muſique* à lui en donner une ſomme plus conſidérable que celle qu'il en auroit offerte de lui-même, & de rembourſer cet excédent au Libraire. Mais ce projet, pour l'exécution duquel les ſoins de M. Clairaut étoient néceſſaires, échoua par la mort inopinée de ce profond & eſtimable ſavant.

Comme je conſervois toujours la

même idée de l'extrême pauvreté de M. Rousseau, je conservai aussi la même disposition à l'obliger, &, dès que je fus assuré de l'intention où il étoit de passer en Angleterre sous ma conduite, je formai le plan d'un artifice à peu près semblable à celui que je n'avois pu exécuter à Paris. J'écrivis sur le champ à mon ami, M. Jean Stewart, de Buckingham-Street, que j'avois une affaire à lui communiquer, d'une nature si secrete & si délicate que je n'osois même la confier au papier; mais qu'il en apprendroit les détails de M. Elliot (aujourd'hui le Chevalier Gilbert Elliot) qui devoit bientôt retourner de Paris à Londres.

Voici ce plan, que M. Elliot communiqua en effet quelque temps après à M. Stewart, en lui recommandant le plus grand secret. M. Stewart devoit chercher dans le voisinage de sa maison de campagne quelque Fermier hon-

nête & diſcret qui voulût ſe charger de loger & nourrir M. Rouſſeau & ſa Gouvernante, & leur fournir abondamment toutes les commodités dont ils auroient beſoin, moyennant une penſion, que M. Stewart pouvoit porter juſqu'à cinquante ou ſoixante livres * ſterlings par an; mais le Fermier devoit s'engager à garder exactement le ſecret & à ne recevoir de M. Rouſſeau que vingt ou vingt-cinq livres ſterlings par an, & je lui aurois tenu compte du ſurplus.

M. Stewart m'écrivit bientôt après qu'il avoit trouvé une habitation qu'il croyoit convenable; je le priai de faire meubler l'appartement, à mes frais, d'une maniere propre & commode. Ce plan, dans lequel il n'entroit aſſurément aucun motif de vanité, puiſque le ſecret en faiſoit une condition néceſ-

* La livre ſterling vaut environ 22 liv. 10 ſ. de notre monnoie.

ſaire, n'eut pas lieu, parce qu'il ſe préſenta d'autres arrangemens plus commodes & plus agréables. Tout ce fait eſt bien connu de M. Stewart & du Chevalier Gilbert Elliot.

Il ne ſera peut-être pas hors de propos de parler ici d'un autre arrangement que j'avois concerté dans les mêmes intentions. J'avois accompagné M. Rouſſeau à une campagne très-agréable, dans le Comté de Surrey, où nous paſſâmes deux jours chez le Colonel Webb. M. Rouſſeau me parut épris des beautés naturelles & ſolitaires de cet endroit. Auſſi-tôt, par l'entremiſe de M. Stewart, j'entrai en marché avec le Colonel Webb, pour acheter ſa maiſon avec un petit bien qui y appartenoit; afin d'en faire un établiſſement pour M. Rouſſeau. Si, après ce qui s'eſt paſſé, il y avoit de la ſûreté à citer le témoignage de M. Rouſſeau ſur quelque fait, j'en appellerois à lui-même

pour la vérité de ceux que j'avance. Quoiqu'il en ſoit, ils ſont connus de M. Stewart, du Général Clarke & en partie du Colonel Webb.

Je vais reprendre mon récit où je l'ai interrompu. M. Rouſſeau vint à Paris, muni d'un paſſeport que ſes amis avoient obtenu. Je le conduiſis en Angleterre. Pendant plus de deux mois, j'employai tous mes ſoins & ceux de mes amis pour trouver quelqu'arrangement qui pût lui convenir. On ſe prêtoit à tous ſes caprices; on excuſoit toutes ſes ſingularités; on ſatisfaiſoit toutes ſes fantaiſies; on n'épargna enfin ni temps ni complaiſance pour lui procurer ce qu'il déſiroit; &, quoique pluſieurs des projets que j'avois formés pour ſon établiſſement euſſent été rejettés, je me trouvois aſſez récompenſé de mes peines par la reconnoiſſance & la tendreſſe même dont il paroiſſoit recevoir mon zele & mes bons offices.

Enfin

Enfin on lui proposa l'arrangement auquel il est aujourd'hui fixé. M. Davenport, Gentilhomme distingué par sa naissance, sa fortune & son mérite, lui a offert une maison, appellée Wootton, qu'il a dans le Comté de Derby, & qu'il habite rarement ; & M. Rousseau lui paie pour lui & pour sa Gouvernante une modique pension.

Dès que M. Rousseau fut arrivé à Wootton, il m'écrivit la Lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 22 Mars 1766.

« VOUS voyez déjà, mon cher Patron, par la date de ma Lettre, que je » suis arrivé au lieu de ma destination. » Mais vous ne pouvez voir tous les » charmes que j'y trouve ; il faudroit » connoître le lieu & lire dans mon » cœur. Vous y devez lire au moins » les sentimens qui vous regardent & » que vous avez si bien mérités. Si je

» vis dans cet agréable aſyle auſſi heu-
» reux que je l'eſpere, une des douceurs
» de ma vie ſera de penſer que je vous
» les dois. Faire un homme heureux
» c'eſt mériter de l'être. Puiſſiez-vous
» trouver en vous-même le prix de tout
» ce que vous avez fait pour moi! Seul,
» j'aurois pu trouver de l'hoſpitalité,
» peut-être; mais je ne l'aurois jamais
» auſſi bien goûtée qu'en la tenant de
» votre amitié. Conſervez-la-moi tou-
» jours, mon cher Patron, aimez-moi
» pour moi qui vous dois tant; pour
» vous-même; aimez-moi pour le bien
» que vous m'avez fait. Je ſens tout le
» prix de votre ſincere amitié; je la
» déſire ardemment; j'y veux répondre
» par toute la mienne, & je ſens dans
» mon cœur de quoi vous convaincre
» un jour qu'elle n'eſt pas non plus ſans
» quelque prix. Comme, pour des rai-
» ſons dont nous avons parlé, je ne
» veux rien recevoir par la poſte, je

» vous prie, lorſque vous ferez la bonne
» œuvre de m'écrire, de remettre votre
» lettre à M. Davenport. L'affaire de
» ma voiture n'eſt pas arrangée, parce
» que je ſais qu'on m'en a impoſé : c'eſt
» une petite faute qui peut n'être que
» l'ouvrage d'une vanité obligeante,
» quand elle ne revient pas deux fois.
» Si vous y avez trempé, je vous con-
» ſeille de quitter une fois pour toutes
» ces petites ruſes qui ne peuvent avoir
» un bon principe quand elles ſe tour-
» nent en pieges contre la ſimplicité.
» Je vous embraſſe, mon cher Patron,
» avec le même cœur que j'eſpere &
» déſire trouver en vous. »

J. J. R.

Peu de jours après, je reçus de lui une autre Lettre dont voici la Copie.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 29 Mars 1766.

« Vous avez vu, mon cher Patron,
» par la Lettre que M. Davenport a dû

» vous remettre, combien je me trouve
» ici placé ſelon mon goût. J'y ſerois
» peut-être plus à mon aiſe ſi l'on y
» avoit pour moi moins d'attentions ;
» mais les ſoins d'un ſi galant homme
» ſont trop obligeans pour s'en fâ-
» cher ; &, comme tout eſt mêlé d'in-
» convéniens dans la vie, celui d'être
» trop bien eſt un de ceux qui ſe tole-
» rent le plus aiſément. J'en trouve un
» plus grand à ne pouvoir me faire
» bien entendre des Domeſtiques,
» ni ſur-tout entendre un mot de ce
» qu'ils me diſent. Heureuſement Ma-
» demoiſelle le Vaſſeur me ſert d'inter-
» terprete, & ſes doigts parlent mieux
» que ma langue. Je trouve même
» à mon ignorance un avantage qui
» pourra faire compenſation, c'eſt d'é-
» carter les oiſifs en les ennuyant. J'ai
» eu hier la viſite de M. le Miniſtre qui,
» voyant que je ne lui parlois que Fran-
» çois, n'a pas voulu me parler Anglois,

» de ſorte que l'entrevue s'eſt paſſée à
» peu près ſans mot dire. J'ai pris goût
» à l'expédient ; je m'en ſervirai avec
» tous mes voiſins, ſi j'en ai, & duſſé-je
» apprendre l'Anglois, je ne leur par-
» lerai que François, ſur-tout ſi j'ai le
» bonheur qu'ils n'en ſachent pas un
» mot. C'eſt à peu près la ruſe des
» ſinges qui, diſent les Negres, ne
» veulent pas parler quoiqu'ils le puiſ-
» ſent, de peur qu'on ne les faſſe tra-
» vailler.

» Il n'eſt point vrai du tout que je
» ſois convenu avec M. Goſſet de rece-
» voir un modele en préſent. Au con-
» traire, je lui en demandai le prix, qu'il
» me dit être d'une guinée & demie,
» ajoutant qu'il m'en vouloit faire la
» galanterie, ce que je n'ai point ac-
» cepté. Je vous prie donc de vouloir
» bien lui payer le modele en queſtion,
» dont M. Davenport aura la bonté de
» vous rembourſer. S'il n'y conſent pas,

» il faut le lui rendre & le faire acheter » par une autre main. Il est destiné » pour M. du Peyrou qui depuis long- » temps désire avoir mon portrait & » en a fait faire un en miniature qui » n'est point du tout ressemblant. Vous » êtes pourvu mieux que lui, mais je » suis fâché que vous m'ayez ôté par » une diligence aussi flatteuse le plaisir » de remplir le même devoir envers » vous. Ayez la bonté, mon cher Pa- » tron, de faire remettre ce modele à » MM. *Guinand & Hankey, Little-* » *St. Hellen's Bishopsgate-Street*, pour » l'envoyer à M. du Peyrou par la pre- » miere occasion sûre. Il gele ici depuis » que j'y suis : il a neigé tous les jours : » le vent coupe le visage ; malgré cela, » j'aimerois mieux habiter le trou d'un » des lapins de cette garenne que le » plus bel appartement de Londres. » Bon jour, mon cher Patron, je vous » embrasse de tout mon cœur. »

J. J. R.

Comme nous étions convenus, M. Rousseau & moi, de ne point nous gêner l'un l'autre par un commerce de Lettres suivi, nous n'avions plus d'autre objet de correspondance épistolaire que celui d'une pension qu'il s'agissoit de lui obtenir du Roi d'Angleterre. Voici le récit fidele & succinct de cette affaire.

Un soir que nous causions ensemble à Calais, où nous étions retenus par les vents contraires, je demandai à M. Rousseau s'il n'accepteroit pas une pension du Roi d'Angleterre, au cas que Sa Majesté voulût bien la lui accorder. Il me répondit que cela n'étoit pas sans difficulté, mais qu'il s'en rapporteroit entierement à l'avis de Mylord Mareschal. Encouragé par cette réponse, je ne fus pas plutôt arrivé à Londres que je m'adressai pour cet objet aux Ministres du Roi, & particulierement au Général Conway, Secré-

taire d'Etat, & au Général Grœme, Secrétaire & Chambellan de la Reine. Ils firent la demande de la penſion à Leurs Majeſtés qui y conſentirent avec bonté, à condition ſeulement que la choſe reſteroit ſecrete. Nous écrivîmes, M. Rouſſeau & moi, à Mylord Mareſchal, & M. Rouſſeau marqua dans ſa Lettre que le ſecret qu'on demandoit étoit pour lui une circonſtance très-agréable. Le conſentement de Mylord Mareſchal arriva, comme on ſe l'imagine bien; M. Rouſſeau partit peu de jours après pour Wootton, & cette affaire reſta quelque temps ſuſpendue, par un dérangement qui ſurvint dans la ſanté du Général Conway.

Cependant le temps que j'avois paſſé avec M. Rouſſeau m'avoit mis à portée de démêler ſon caractere; je commençois à craindre que l'inquiétude d'eſprit qui lui eſt naturelle ne l'empêchât de jouir du repos, auquel l'hoſpitalité & la

sûreté qu'il trouvoit en Angleterre l'invitoient à se livrer : je voyois, avec une peine infinie, qu'il étoit né pour le tumulte & les orages, & que le dégoût qui suit la jouissance paisible de la solitude & de la tranquillité, le rendroit bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnoit; mais, éloigné du lieu qu'il habitoit de cent cinquante milles, & sans cesse occupé des moyens de lui rendre service, je ne m'attendois guères à être moi-même la victime de cette malheureuse disposition de caractere.

Il est nécessaire que je rappelle ici une Lettre qui avoit été écrite à Paris, l'hiver dernier, sous le nom supposé du Roi de Prusse. En voici la Copie.

« MON CHER JEAN-JACQUES,

» Vous avez renoncé à Geneve, votre Patrie. Vous vous êtes fait chasser de la Suisse, Pays tant vanté dans vos Ecrits; la France vous a décrété;

» venez donc chez moi. J'admire vos ta-
» lens ; je m'amuſe de vos rêveries qui
» (ſoit dit en paſſant) vous occupent
» trop & trop longtemps. Il faut à la fin
» être ſage & heureux ; vous avez fait
» aſſez parler de vous par des ſingularités
» peu convenables à un véritable grand
» homme : démontrez à vos ennemis
» que vous pouvez avoir quelquefois
» le ſens commun : cela les fâchera ſans
» vous faire tort. Mes Etats vous of-
» frent une retraite paiſible : je vous
» veux du bien & je vous en ferai , ſi
» vous le trouvez bon. Mais ſi vous
» vous obſtinez à rejetter mon ſecours ,
» attendez-vous que je ne le dirai à
» perſonne. Si vous perſiſtez à vous
» creuſer l'eſprit pour trouver de nou-
» veaux malheurs, choiſiſſez-les tels que
» vous voudrez ; je ſuis Roi, je puis vous
» en procurer au gré de vos ſouhaits ; &,
» ce qui ſûrement ne vous arrivera pas
» vis-à-vis de vos ennemis, je ceſſerai

» de vous perſécuter, quand vous ceſ-
» ſerez de mettre votre gloire à l'être. »

» Votre bon ami, FRÉDÉRIC. »

Cette Lettre avoit été compoſée par M. Horace Walpole, environ trois ſemaines avant mon départ de Paris; mais quoique je logeaſſe dans le même Hôtel que M. Walpole & que nous nous viſſions très-ſouvent, cependant, par attention pour moi, il avoit ſoigneuſement caché cette plaiſanterie juſqu'après mon départ. Alors il la montra à quelques amis; on en prit des copies, qui bientôt ſe multiplierent. Cette petite piece ſe répandit rapidement dans toute l'Europe, & elle étoit dans les mains de tout le monde lorſque je la vis à Londres pour la premiere fois.

Tous ceux qui connoiſſent la liberté dont on jouit en Angleterre conviendront, je penſe, que toute l'autorité du Roi, des Lords, & des Communes, &

toute la puiſſance Eccléſiaſtique, Civile & Militaire du Royaume ne pourroient empêcher qu'on n'y imprimât une plaiſanterie de ce genre. Auſſi ne fus-je pas étonné de la voir paroître dans le S^t. *James's Chronicle*; mais je le fus beaucoup de trouver quelques jours après, dans le même Papier, la Piece ſuivante.

M. ROUSSEAU A L'AUTEUR DU S^T. JAMES'S CHRONICLE.

De Wootton, le 7 Avril 1766.

« Vous avez manqué, Monſieur, » au reſpect que tout Particulier doit » aux Têtes Couronnées, en attribuant » publiquement au Roi de Pruſſe une » Lettre pleine d'extravagance & de » méchanceté, dont par cela ſeul vous » deviez ſavoir qu'il ne pouvoit être » l'Auteur. Vous avez même oſé tranſ- » crire ſa ſignature, comme ſi vous » l'aviez vue écrite de ſa main. Je vous » apprens, Monſieur, que cette Lettre

» a été fabriquée à Paris, & ce qui na-
» vre & déchire mon cœur, que l'im-
» posteur a des complices en Angle-
» terre.

» Vous devez au Roi de Prusse, à la
» vérité, à moi, d'imprimer la Lettre
» que je vous écris & que je signe, en
» réparation d'une faute que vous vous
» reprocheriez sans doute, si vous sa-
» viez de quelles noirceurs vous vous
» rendez l'instrument. Je vous fais,
» Monsieur, mes sinceres salutations. »

J. J. R.

Je fus affligé de voir M. Rousseau montrer cet excès de sensibilité pour un incident aussi simple & aussi inévitable que la publication de la prétendue Lettre du Roi de Prusse; mais je me serois cru capable moi-même de noirceur & de méchanceté, si j'avois imaginé que M. Rousseau me soupçonnoit d'être l'Editeur de cette plaisanterie, & que c'étoit contre moi qu'il

se disposoit à tourner toute sa fureur. C'est cependant ce qu'il m'a appris depuis. Il est bon de remarquer que huit jours auparavant il m'avoit écrit la Lettre la plus affectueuse * : c'est celle du 29 Mars. J'étois assurément le dernier homme du monde qui, dans les regles du sens commun, devoit être soupçonné; cependant, sans la plus légere preuve, sans la moindre probabilité, c'est moi que non-seulement M. Rousseau soupçonne, mais qu'il accuse sans hésiter, d'avoir fait imprimer la satyre dont il se plaint; &, sans faire aucune recherche, sans entrer dans aucune explication, c'est moi qu'il insulte avec dessein, dans un Papier Public; du plus cher de ses amis, me voilà sur le champ converti en ennemi perfide & méchant, & par-là tous mes services passés & présens sont d'un seul trait adroitement effacés.

* *Page 19.*

S'il n'étoit pas ridicule d'employer le raisonnement sur un semblable sujet & contre un tel homme, je demanderois à M. Rousseau pourquoi il me suppose le dessein de lui nuire. Les faits lui ont, en cent occasions, prouvé le contraire, & ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus fassent naître en nous de la mauvaise volonté contre celui qui les a reçus. Mais, en supposant que j'eusse dans le cœur une secrete animosité contre M. Rousseau, me serois-je exposé au risque d'être découvert, en envoyant moi-même aux Auteurs des Papiers Publics une satyre qui faisoit du bruit & qui étant aussi généralement répandue, ne pouvoit manquer de tomber bientôt entre leurs mains ?

Comme je n'avois garde de me croire l'objet d'un soupçon si atroce & si ridicule, je continuai à servir M. Rousseau de la maniere la plus constante &

la moins équivoque. Je renouvellai mes sollicitations auprès du Général Conway, dès que l'état de sa santé put lui permettre de s'occuper de quelque chose. Le Général s'adressa de nouveau au Roi pour la pension que nous demandions, & Sa Majesté y donna une seconde fois son consentement. On s'adressa aussi au Marquis de Rockingham, Premier Lord de la Trésorerie, pour arranger cette affaire; enfin, je la vois heureusement terminée, & plein de la joie la plus vive, j'en mande la nouvelle à mon ami. Je n'en reçus point de réponse; mais voici la Lettre qu'il écrivit au Général Conway.

M. Rousseau au Général Conway.

Le 12 Mai 1766.

« Monsieur,

» Vivement touché des graces dont » il plaît à Sa Majesté de m'honorer, & » de vos bontés qui me les ont attirées,

» j'y trouve, dès-à-présent, ce bien
» précieux à mon cœur, d'intéresser à
» mon sort le meilleur des Rois &
» l'homme le plus digne d'être aimé de
» lui. Voilà, Monsieur, un avantage
» dont je suis jaloux & que je ne mé-
» riterai jamais de perdre. Mais il faut
» vous parler avec la franchise que vous
» aimez. Après tant de malheurs, je
» me croyois préparé à tous les événe-
» mens possibles; il m'en arrive pour-
» tant que je n'avois pas prévus & qu'il
» n'est pas permis à un honnête homme
» de prévoir. Ils m'en affectent d'autant
» plus cruellement, & le trouble où ils
» me jettent m'ôtant la liberté d'esprit
» nécessaire pour me bien conduire,
» tout ce que me dit la raison dans un
» un état aussi triste est de suspendre
» mes résolutions sur toute affaire im-
» portante, telle qu'est pour moi celle
» dont il s'agit. Loin de me refuser
» aux bienfaits du Roi, par l'orgueil

» qu'on m'impute, je le mettrois à
» m'en glorifier, & tout ce que j'y vois
» de pénible est de ne pouvoir m'en
» honorer aux yeux du Public comme
» aux miens. Mais lorsque je les rece-
» vrai, je veux pouvoir me livrer tout
» entier aux sentimens qu'ils m'inspi-
» rent & n'avoir le cœur plein que des
» bontés de Sa Majesté & des vôtres.
» Je ne crains pas que cette façon de
» penser les puisse altérer. Daignez
» donc, Monsieur, me les conserver
» pour des temps plus heureux: vous con-
» noîtrez alors que je ne differe de m'en
» prévaloir que pour tâcher de m'en
» rendre plus digne. Agréez, Monsieur,
» je vous supplie, mes très-humbles sa-
» lutations & mon respect. »

J. J. R.

Cette lettre parut au Général Conway, comme à moi, un refus net d'accepter la pension tant qu'on en feroit un secret; mais comme M. Rousseau

avoit été dès le commencement instruit de cette condition & que toute sa conduite, ses discours, ses lettres, m'avoient persuadé qu'elle lui convenoit; je jugeai qu'il avoit honte de se rétracter la dessus en m'écrivant, & je crus voir dans cette mauvaise honte la raison d'un silence dont j'étois surpris.

J'obtins du Général Conway qu'il ne prendroit aucune résolution relativement à cette affaire & j'écrivis à M. Rousseau une lettre pleine d'amitié, dans laquelle je l'exhortai à reprendre sa premiere façon de penser & à accepter la pension.

Quant à l'accablement profond dont M. Rousseau se plaint dans sa lettre au Général Conway, & qui lui ôtoit, disoit-il, jusqu'à la liberté de son esprit, je fus rassuré à cet égard par une lettre de M. Davenport, qui me marquoit que précisément dans ce temps là son Hôte étoit très-content, très-gai

& même très-ſociable. Je reconnus là cette foibleſſe ordinaire de mon ami, qui veut toujours être un objet d'intérêt en paſſant pour un homme opprimé par l'infortune, la maladie, les perſécutions, lors même qu'il eſt le plus tranquille & le plus heureux. Son affectation de ſenſibilité extrême étoit un artifice trop ſouvent répété pour en impoſer à un homme qui le connoiſſoit auſſi bien que moi. D'ailleurs, en le ſuppoſant même auſſi vivement affecté qu'il le diſoit, je n'aurois pu attribuer cette diſpoſition qu'à la prétendue Lettre du Roi de Pruſſe dont il avoit témoigné tant de chagrin dans les Papiers Publics.

J'attendis trois ſemaines ſans avoir de réponſe. Ce procédé me parut un peu étrange & je l'écrivis à M. Davenport; cependant comme j'avois affaire à un homme très-étrange auſſi, & que j'attribuois toujours ſon ſilence à ſa pe-

tite honte qu'il pouvoit avoir de m'écrire, je ne voulus pas me décourager, & perdre, pour un vain cérémonial, l'occaſion de lui rendre un ſervice eſſentiel. Je renouvellai donc mes ſollicitations auprès des Miniſtres, & je fus aſſez heureux dans mes ſoins pour être autoriſé à écrire la Lettre ſuivante à M. Rouſſeau: c'eſt la premiere dont j'aie conſervé une copie.

M. Hume a M. Rousseau.

Londres, le 19 Juin 1766.

« Comme je n'ai reçu, Monſieur, » aucune Réponſe de vous, j'en con» clus que vous perſévérez dans la ré» ſolution de refuſer les bienfaits de » Sa Majeſté, tant qu'on en fera un » ſecret. Je me ſuis en conſéquence » adreſſé au Général Conway pour » faire ſupprimer cette condition, & » j'ai été aſſez heureux pour obtenir de » lui la promeſſe d'en parler au Roi. » Il faut ſeulement, m'a-t'il dit, que

» nous ſachions préalablement de M.
» Rouſſeau s'il eſt diſpoſé à accepter
» une penſion qui lui ſeroit accordée
» publiquement, afin que Sa Majeſté ne
» ſoit pas expoſée à un ſecond refus.
» Il m'a autoriſé à vous écrire là-deſſus,
» & je vous prie de me faire ſavoir votre
» réſolution le plutôt que vous pour-
» rez. Si vous m'envoyez votre con-
» ſentement, ce que je vous prie inſ-
» tamment de faire, je ſais que je peux
» compter ſur les bons offices du Duc
» de Richmond pour appuyer la de-
» mande du Général Conway; ainſi
» je ne doute nullement du ſuccès.

» Je ſuis, mon cher Monſieur, très-
» ſincerement tout à vous. »

D. H.

Je reçus au bout de cinq jours la Réponſe ſuivante.

M. Rousseau a M. Hume.

A Wootton, le 23 Juin 1766.

« Je croyois, Monſieur, que mon

» ſilence interpreté par votre con-
» ſcience en diſoit aſſez; mais puiſ-
» qu'il entre dans vos vues de ne pas
» l'entendre, je parlerai. Vous vous
» êtes mal caché, je vous connois &
» vous ne l'ignorez pas. Sans liaiſons
» antérieures, ſans querelles, ſans dé-
» mêlés, ſans nous connoître autre-
» ment que par la réputation littéraire,
» vous vous empreſſez à m'offrir vos
» amis & vos ſoins; touché de votre
» générosité, je me jette entre vos bras;
» vous m'amenez en Angleterre, en
» apparence pour m'y procurer un
» aſyle, & en effet pour m'y deshono-
» rer. Vous vous appliquez à cette noble
» œuvre avec un zele digne de votre
» cœur & avec un ſuccès digne de vos
» talens. Il n'en falloit pas tant pour
» réuſſir : vous vivez dans le monde,
» & moi dans la retraite; le Public
» aime à être trompé, & vous êtes
» fait pour le tromper. Je connois

» pourtant un homme que vous ne
» tromperez pas : c'eſt vous-même.
» Vous ſavez avec quelle horreur mon
» cœur repouſſa le premier ſoupçon de
» vos deſſeins. Je vous dis, en vous
» embraſſant, les yeux en larmes, que,
» ſi vous n'étiez pas le meilleur des
» hommes, il falloit que vous en fuſ-
» ſiez le plus noir. En penſant à votre
» conduite ſecrete, vous vous direz
» quelquefois que vous n'êtes pas le
» meilleur des hommes, & je doute
» qu'avec cette idée vous en ſoyez ja-
» mais le plus heureux.

» Je laiſſe un libre cours aux manœu-
» vres de vos amis, aux vôtres, & je
» vous abandonne avec peu de regret
» ma réputation pendant ma vie, bien
» sûr qu'un jour on nous rendra juſtice à
» tous deux. Quant aux bons offices en
» matiere d'intérêt avec leſquels vous
» vous maſquez, je vous en remercie
» & vous en diſpenſe. Je me dois de

» n'avoir plus de commerce avec vous ;
» & de n'accepter pas même à mon
» avantage, aucune affaire dont vous
» soyez le médiateur. Adieu, Monsieur,
» je vous souhaite le plus vrai bonheur ;
» mais, comme nous ne dévons plus
» rien avoir à nous dire, voici la der-
» niere Lettre que vous recevrez de
» moi. »

J. J. R.

Je lui fis sur le champ la Réponse suivante.

M. Hume a M. Rousseau.

Ce 26 Juin 1766.

» Comme la conscience me dit que
» j'en ai toujours agi avec vous de la
» maniere la plus amicale & que je vous
» ai donné, en toute occasion, les preu-
» ves les plus tendres & les plus actives
» d'une sincere affection, vous pouvez
» juger de l'extrême surprise que m'a
» causée la lecture de votre lettre. Il est
» aussi impossible de répondre à des ac-

» cusations si violentes & bornées à de
» simples généralités, qu'il est impossi-
» ble de les concevoir. Mais cette affaire
» ne peut, ne doit pas en rester là. Je sup-
» pose charitablement que quelqu'in-
» fâme calomniateur m'a noirci auprès
» de vous ; mais en ce cas, le devoir
» vous oblige, & je suis persuadé que
» votre propre inclination vous porte
» à me donner les moyens de connoître
» mon accusateur & de me justifier ; ce
» que vous ne pouvez faire qu'en m'ins-
» truisant de ce dont on m'accuse. Vous
» dites que je sais moi-même que je
» vous ai trahi ; mais, je le dis haute-
» ment & je le dirai à tout l'Univers :
» je sais le contraire ; je sais que mon
» amitié pour vous a été sans bornes &
» sans relâche ; &, quoique je vous en
» aie donné des preuves qui sont uni-
» versellement connues en France &
» en Angleterre, le Public n'en connoît
» encore que la plus petite partie. Je

» demande que vous me nommiez
» l'homme qui ose affirmer le contraire,
» & sur-tout je demande qu'il cite une
» seule circonstance dans laquelle je
» vous aie manqué. Vous le devez à
» moi; vous le devez à vous-même;
» vous le devez à la vérité, à l'honneur,
» à la justice, à tout ce qu'il y a de sacré
» parmi les hommes. C'est comme in-
» nocent, car je ne dirai pas comme
» votre ami, je ne dirai pas comme
» votre bienfaiteur; c'est, je le répete,
» comme innocent, que je réclame le
» droit de prouver mon innocence &
» de confondre les scandaleuses fausse-
» tés qu'on peut avoir forgées contre
» moi. J'espere que M. Davenport, à
» qui j'ai envoyé une Copie de votre
» Lettre & qui lira celle-ci avant de
» vous la remettre, appuyera ma de-
» mande & vous dira qu'elle est juste.
» J'ai heureusement conservé la Lettre
» que vous m'avez écrite après votre

» arrivée à Wootton & où vous me
» marquez, dans les termes les plus
» forts, & même dans des termes trop
» forts, combien vous êtes ſenſible
» aux foibles efforts que j'ai faits pour
» vous être utile. Le petit commerce
» de Lettres que nous avons eu enſuite
» n'a eu pour objet, de ma part, que
» des vues dictées par l'amitié. Dites-
» moi donc ce qui, depuis ce temps-là,
» a pu vous offenſer; dites-moi de quoi
» l'on m'accuſe; dites-moi quel eſt mon
» accuſateur; & quand vous aurez rem-
» pli ces conditions à ma ſatisfaction &
» à celle de M. Davenport, vous aurez
» encore beaucoup de peine à vous juſ-
» tifier d'employer des expreſſions ſi
» outrageantes contre un homme avec
» qui vous avez été ſi étroitement lié &
» qui méritoit, à pluſieurs titres, d'être
» traité par vous avec plus d'égards &
» de décence.

» M. Davenport ſait tout ce qui s'eſt

» passé relativement à votre pension ;
» parce qu'il m'a paru nécessaire que la
» personne qui s'est chargée de vous
» procurer un établissement connoisse
» exactement l'état de votre fortune,
» afin qu'elle ne soit pas tentée d'exer-
» cer à votre égard des actes de géné-
» rosité, qui, en parvenant par hasard
» à votre connoissance, pourroient
» vous donner quelque sujet de mécon-
» tentement.

» Je suis, Monsieur, &c. D. H. »

Le crédit de M. Davenport me procura, au bout de trois semaines, l'énorme lettre qu'on va lire, & qui a du moins cet avantage pour moi qu'elle confirme toutes les circonstances importantes de mon récit. J'y joindrai quelques notes qui ne tomberont que sur des faits que M. Rousseau a présentés peu fidelement, & je laisserai à mes Lecteurs à juger lequel de nous deux mérite le plus de confiance.

M. Rousseau a M. Hume.

A Wootton, le 10 Juillet 1766.

* « Je suis malade, Monsieur, & » peu en état d'écrire; mais vous vou- » lez une explication, il faut vous la » donner. Il n'a tenu qu'à vous de l'avoir » depuis longtemps (1) : vous n'en » voulutes point alors, je me tus; vous » la voulez aujourd'hui, je vous l'en- » voie. Elle sera longue, j'en suis fâ- » ché; mais j'ai beaucoup à dire, & je » n'y veux pas revenir à deux fois.

» Je ne vis point dans le monde; » j'ignore ce qui s'y passe; je n'ai point » de parti, point d'associé, point d'in- » trigue; on ne me dit rien, je ne sais » que ce que je sens; mais comme on

* Les Notes de M. Hume sont distinguées par des chiffres & imprimées en caracteres romains; celles de M. Rousseau sont distinguées par une étoile & imprimées en caracteres italiques. *Note des Editeurs.*

(1) M. Rousseau ne m'a assurément jamais donné lieu de lui demander une explication. Si, pendant que nous avons vécu ensemble, il a eu quelques-uns des indignes soupçons dont cette Lettre est remplie, il les a tenus bien secrets.

» me le fait bien ſentir, je le ſais bien.
» Le premier ſoin de ceux qui trament
» des noirceurs eſt de ſe mettre à cou-
» vert des preuves juridiques ; il ne
» feroit pas bon leur intenter procès.
» La conviction intérieure admet un
» autre genre de preuves qui reglent
» les ſentimens d'un honnête homme.
» Vous ſaurez ſur quoi ſont fondés les
» miens.

» Vous demandez avec beaucoup de
» confiance qu'on vous nomme votre
» accuſateur. Cet accuſateur, Monſieur,
» eſt le ſeul homme au monde qui, dé-
» poſant contre vous, pouvoit ſe faire
» écouter de moi ; c'eſt vous-même.
» Je vais me livrer ſans réſerve & ſans
» crainte à mon caractere ouvert ; en-
» nemi de tout artifice, je vous parle-
» rai avec la même franchiſe que ſi vous
» étiez un autre en qui j'euſſe toute la
» confiance que je n'ai plus en vous. Je
» vous ferai l'hiſtoire des mouvemens

» de mon ame & de ce qui les a pro-
» duits, & nommant M. Hume en
» tierce perſonne, je vous ferai juge
» vous-même de ce que je dois penſer
» de lui. Malgré la longueur de ma
» Lettre, je n'y ſuivrai point d'autre
» ordre que celui de mes idées, com-
» mençant par les indices & finiſſant
» par la démonſtration.

» Je quittois la Suiſſe, fatigué de
» traitemens barbares, mais qui du
» moins ne mettoient en péril que ma
» perſonne & laiſſoient mon honneur
» en sûreté. Je ſuivois les mouvemens
» de mon cœur pour aller joindre My-
» lord Mareſchal; quand je reçus à
» Straſbourg de M. Hume l'invitation
» la plus tendre de paſſer avec lui en
» Angleterre où il me promettoit l'ac-
» cueil le plus agréable, & plus de tran-
» quillité que je n'y en ai trouvé. Je
» balançai entre l'ancien ami & le nou-
» veau, j'eus tort; je préférai ce der-

» nier;

» nier, j'eus plus grand tort : mais le » desir de connoître par moi-même » une Nation célebre, dont on me di- » soit tant de mal & tant de bien, l'em- » porta. Sûr de ne pas perdre George » Keith, j'étois flatté d'acquérir David » Hume. Son mérite, ses rares talens, » l'honnêteté bien établie de son carac- » tere, me faisoient désirer de joindre » son amitié à celle dont m'honoroit » son illustre Compatriote ; & je me » faisois une sorte de gloire de montrer » un bel exemple aux Gens de Lettres » dans l'union sincere de deux hommes » dont les principes étoient si différens.

» Avant l'invitation du Roi de Prusse » & de Mylord Mareschal, incertain » sur le lieu de ma retraite, j'avois de- » mandé & obtenu par mes amis un » passeport de la Cour de France, dont » je me servis pour aller à Paris joindre » M. Hume. Il vit, & vit trop peut- » être, l'accueil que je reçus d'un grand

» Prince, &, j'ose dire, du Public. Je » me prêtai par devoir, mais avec ré» pugnance à cet éclat, jugeant com» bien l'envie de mes ennemis en seroit » irritée. Ce fut un spectacle bien doux » pour moi que l'augmentation sensible » de bienveillance pour M. Hume, que » la bonne œuvre qu'il alloit faire pro» duisit dans tout Paris. Il devoit en » être touché comme moi; je ne sais » s'il le fut de la même maniere.

» Nous partons avec un de mes amis » qui presqu'uniquement pour moi fai» soit le voyage d'Angleterre. En dé» barquant à Douvres, transporté de » toucher enfin cette terre de liberté & » d'y être amené par cet homme illus» tre, je lui saute au cou, je l'embrasse » étroitement sans rien dire, mais en » couvrant son visage de baisers & de » larmes qui parloient assez. Ce n'est » pas la seule fois ni la plus remarqua» ble où il ait pu voir en moi les saisis-

» ſemens d'un cœur pénétré. Je ne ſais
» ce qu'il fait de ces ſouvenirs, s'ils lui
» viennent ; j'ai dans l'eſprit qu'il en
» doit quelquefois être importuné.

» Nous ſommes fêtés arrivant à
» Londres. On s'empreſſe dans tous les
» états à me marquer de la bienveillance
» & de l'eſtime. M. Hume me préſente
» de bonne grace à tout le monde ; il
» étoit naturel de lui attribuer, comme
» je faiſois, la meilleure partie de ce
» bon accueil : mon cœur étoit plein
» de lui, j'en parlois à tout le monde,
» j'en écrivois à tous mes amis ; mon
» attachement pour lui prenoit chaque
» jour de nouvelles forces ; le ſien pa-
» roiſſoit pour moi des plus tendres,
» & il m'en a quelquefois donné des
» marques dont je me ſuis ſenti très-
» touché. Celle de faire faire mon por-
» trait en grand ne fut pourtant pas de
» ce nombre. Cette fantaiſie me parut
» trop affichée, & j'y trouvai je ne ſais

» quel air d'oſtentation qui ne me plut
» pas. C'eſt tout ce que j'aurois pu
» paſſer à M. Hume s'il eût été homme
» à jetter ſon argent par les fenêtres,
» & qu'il eût eu dans une galerie tous
» les portraits de ſes amis. Au reſte,
» j'avouerai ſans peine qu'en cela je
» puis avoir tort (2).

» Mais ce qui me parut un acte d'a-
» mitié & de généroſité des plus vrais
» & des plus eſtimables, des plus di-
» gnes en un mot de M. Hume, ce fut
» le ſoin qu'il prit de ſolliciter pour
» moi de lui-même une penſion du
» Roi, à laquelle je n'avois aſſurément
» aucun droit d'aſpirer. Témoin du

(2) Voici le fait. M. Ramſay mon ami, Peintre diſtingué & homme de mérite, me propoſa de faire le portrait de M. Rouſſeau; & lorſqu'il l'eut commencé, il me dit que ſon intention étoit de m'en faire préſent. Ainſi ce n'eſt point à moi que l'idée en vint, & ce portrait ne me coûta rien. M. Rouſſeau s'eſt donc également mépris, & lorſqu'il me fait un compliment ſur cette prétendue galanterie de ma part dans ſa lettre du 29 Mars, & lorſqu'il s'en moque dans celle-ci.

» zele qu'il mit à cette affaire, j'en fus
» vivement pénétré : rien ne pouvoit
» plus me flatter qu'un ſervice de cette
» eſpece, non pour l'intérêt aſſurément
» car trop attaché peut-être à ce que je
» poſſede, je ne ſais point déſirer ce
» que je n'ai pas, & ayant par mes amis
» & par mon travail du pain ſuffiſam-
» ment pour vivre, je n'ambitionne
» rien de plus ; mais l'honneur de re-
» cevoir des témoignages de bonté, je
» ne dirai pas d'un ſi grand Monarque,
» mais d'un ſi bon pere, d'un ſi bon
» mari, d'un ſi bon maître, d'un ſi bon
» ami, & ſur-tout d'un ſi honnête
» homme, m'affectoit ſenſiblement;
» & quand je conſidérois encore dans
» cette grace que le Miniſtre qui l'a-
» voit obtenue étoit la probité vivante,
» cette probité ſi utile aux Peuples, &
» ſi rare dans ſon état, je ne pouvois
» que me glorifier d'avoir pour bien-
» faiteurs trois des hommes du monde

» que j'aurois le plus désirés pour amis.
» Aussi, loin de me refuser à la pension
» offerte, je ne mis pour l'accepter
» qu'une condition nécessaire, savoir,
» un consentement dont, sans man-
» quer à mon devoir, je ne pouvois
» me passer.

» Honoré des empressemens de tous
» le monde, je tâchois d'y répon-
» dre convenablement. Cependant ma
» mauvaise santé & l'habitude de vivre
» à la campagne me firent trouver le
» séjour de la Ville incommode. Aussi-
» tôt les maisons de campagne se pré-
» sentent en foule; on m'en offre à choi-
» sir dans toutes les Provinces. M. Hume
» se charge des propositions, il me les
» fait, il me conduit même à deux ou
» trois campagnes voisines; j'hésite
» longtemps sur le choix; il augmen-
» toit cette incertitude. Je me déter-
» mine enfin pour cette Province, &
» d'abord M. Hume arrange tout; les

» embarras s'applaniſſent ; je pars ; » j'arrive dans cette habitation ſoli- » taire, commode, agréable : le maître » de la maiſon prévoit tout, pourvoit » à tout ; rien ne manque. Je ſuis tran- » quille, indépendant ; voilà le mo- » ment ſi déſiré où tous mes maux doi- » vent finir. Non, c'eſt-là qu'ils com- » mencent, plus cruels que je ne les » avois encore éprouvés.

» J'ai parlé juſqu'ici d'abondance de » cœur, & rendant avec le plus grand » plaiſir juſtice aux bons offices de » M. Hume. Que ce qui me reſte à » dire, n'eſt-il de même nature ! Rien » ne me coûtera jamais de ce qui pourra » l'honorer. Il n'eſt permis de marchan- » der ſur le prix des bienfaits que quand » on nous accuſe d'ingratitude, & » M. Hume m'en accuſe aujourd'hui. » J'oſerai donc faire une obſervation » qu'il rend néceſſaire. En appréciant » ſes ſoins par la peine & le temps

» qu'ils lui coûtoient, ils étoient d'un » prix inestimable, encore plus par sa » bonne volonté : pour le bien réel » qu'ils m'ont fait, ils ont plus d'appa» rence que de poids. Je ne venois point » comme un mendiant quêter du pain » en Angleterre, j'y apportois le mien ; » j'y venois absolument chercher un » asyle, & il est ouvert à tout étran» ger. D'ailleurs je n'y étois point tel» lement inconnu qu'arrivant seul, » j'eusse manqué d'assistance & de ser» vices. Si quelques personnes m'ont » recherché pour M. Hume, d'autres » aussi m'ont recherché pour moi ; &, » par exemple, quand M. Davenport » voulut bien m'offrir l'asyle que j'ha» bite, ce ne fut pas pour lui qu'il ne » connoissoit point, & qu'il vit seule» ment pour le prier de faire & d'ap» puyer son obligeante proposition. » Ainsi quand M. Hume tâche aujour» d'hui d'aliéner de moi cet honnête

» homme, il cherche à m'ôter ce qu'il » ne m'a pas donné (3). Tout ce qui » s'eſt fait de bien, ſe ſeroit fait ſans » lui à peu près de même, & peut-être » mieux; mais le mal ne ſe fut point » fait; car pourquoi ai-je des ennemis » en Angleterre? Pourquoi ces ennemis ſont-ils préciſément les amis de » M. Hume? Qui eſt-ce qui a pu m'attirer leur inimitié? ce n'eſt pas moi » qui ne les vis de ma vie & qui ne les » connoîs pas; je n'en aurois aucun, ſi » j'y étois venu ſeul (4).

(3) M. Rouſſeau me juge mal & devroit me connoître mieux. Depuis notre rupture, j'ai écrit à M. Davenport pour l'engager à conſerver les mêmes bontés à ſon malheureux Hôte.

(4) Étranges effets d'une imagination bleſſée! M. Rouſſeau ignore, dit-il, ce qui ſe paſſe dans le monde, & il parle cependant des ennemis qu'il a en Angleterre. D'où le ſait-il? Où les voit-il? Il n'y a reçu que des marques de bienfaiſance & d'hoſpitalité. M. Walpole ſeul avoit fait une plaiſanterie ſur lui, mais n'étoit point pour cela ſon ennemi. Si M. Rouſſeau voyoit les choſes commes elles ſont, il verroit qu'il n'a eu en Angleterre d'autre ami que moi & d'autre ennemi que lui-même.

» J'ai parlé jusqu'ici de faits publics » & notoires, qui par leur nature & » par ma reconnoissance ont eu le plus » grand éclat. Ceux qui me restent à » dire sont, non seulement particu- » liers, mais secrets, du moins dans » leur cause, & l'on a pris toutes les » mesures possibles pour qu'ils restas- » sent cachés au Public; mais, bien » connus de la personne intéressée, ils » n'en operent pas moins sa propre » conviction.

» Peu de temps après notre arrivée à » Londres, j'y remarquai dans les es- » prits, à mon égard, un changement » sourd qui bientôt devint très-sensi- » ble. Avant que je vinsse en Angle- » terre, elle étoit un des Pays de l'Eu- » rope où j'avois le plus de réputation, » j'oserois presque dire de considéra- » tion. Les Papiers Publics étoient » pleins de mes éloges, & il n'y avoit » qu'un cri contre mes persécuteurs.

» Ce ton ſe ſoutint à mon arrivée ; les
» Papiers l'annoncerent en triomphe ;
» l'Angleterre s'honoroit d'être mon
» refuge ; elle en glorifioit avec juſtice
» ſes Loix & ſon Gouvernement. Tout-
» à-coup, & ſans aucune cauſe aſſigna-
» ble, ce ton change, mais ſi fort & ſi
» vîte que dans tous les caprices du Pu-
» blic, on n'en voit guère de plus éton-
» nant. Le ſignal fut donné dans un
» certain *Magaſin*, auſſi plein d'inep-
» ties que de menſonges, où l'Auteur
» bien inſtruit ou feignant de l'être me
» donnoit pour fils de Muſicien. Dès
» ce moment les imprimés ne parlerent
» plus de moi que d'une maniere équi-
» voque ou malhonnête. Tout ce qui
» avoit trait à mes malheurs étoit dé-
» guiſé, altéré, préſenté ſous un faux
» jour, & toujours le moins à mon
» avantage qu'il étoit poſſible. Loin de
» parler de l'accueil que j'avois reçu à
» Paris, & qui n'avoit fait que trop

» de bruit, on ne ſuppoſoit pas même » que j'euſſe oſé paroître dans cette » Ville, & un des amis de M. Hume » fut très-ſurpris quand je lui dis que » j'y avois paſſé.

» Trop accoutumé à l'inconſtance » du Public pour m'en affecter, encore » je ne laiſſois pas d'être étonné de ce » changement ſi bruſque, de ce con- » cert ſi ſingulierement unanime, que » pas un de ceux qui m'avoient tant » loué abſent, ne parut, moi préſent, » ſe ſouvenir de mon exiſtence. Je trou- » vois bizarre que préciſément après » le retour de M. Hume qui a tant de » crédit à Londres, tant d'influence » ſur les gens de Lettres & les Li- » braires, & de ſi grandes liaiſons avec » eux, ſa préſence eut produit un effet » ſi contraire à celui qu'on en pouvoit » attendre; que, parmi tant d'Ecri- » vains de toute eſpece, pas un de ſes » amis ne ſe montrât le mien; & l'on

» voyoit bien que ceux qui parloient
» de moi n'étoient pas ses ennemis,
» puisqu'en faisant sonner son carac-
» tere public, ils disoient que j'avois
» traversé la France sous sa protection,
» à la faveur d'un passeport qu'il m'avoit
» obtenu de la Cour, & peu s'en fal-
» loit qu'ils ne fissent entendre que
» j'avois fait le voyage à sa suite & à
» ses frais.

» Ceci ne signifioit rien encore &
» n'étoit que singulier; mais ce qui l'é-
» toit davantage fut que le ton de ses
» amis ne changea pas moins avec moi
» que celui du Public. Toujours, je me
» fais un plaisir de le dire, leurs soins,
» leurs bons offices ont été les mêmes,
» & très-grands en ma faveur; mais
» loin de me marquer la même estime,
» celui sur-tout dont je veux parler &
» chez qui nous étions descendus à no-
» tre arrivée, accompagnoit tout cela
» de propos si durs & quelquefois si

» choquans qu'on eût dit qu'il ne cher-
» choit à m'obliger que pour avoir droit
» de me marquer du mépris (5). Son
» frere, d'abord très-accueillant, très-
» honnête, changea bientôt avec si peu
» de mesure qu'il ne daignoit pas même
» dans leur propre maison me dire un
» seul mot, ni me rendre le salut, ni
» aucun des devoirs que l'on rend chez
» soi aux étrangers. Rien cependant
» n'étoit survenu de nouveau que
» l'arrivée de J. J. Rousseau & de Da-
» vid Hume; & certainement la cause
» de ces changemens ne vint pas de
» moi; à moins que trop de simplicité,
» de discrétion, de modestie ne soit un
» moyen de mécontenter les Anglois.

» Pour M. Hume, loin de prendre

(5) Il s'agit ici de M. Jean Steward, mon ami, qui a reçu M. Rousseau chez lui & lui a rendu tous les bons offices qu'il a pu lui rendre. En se plaignant de ses procédés, M. Rousseau a oublié qu'il lui a écrit de Wootton même, une Lettre pleine des témoignages de reconnoissance les plus expressifs & les plus justes. Ce que M. Rousseau ajoute sur le frere de M. Stewart, n'est ni vrai ni honnête.

» avec moi un ton révoltant, il don-
» noit dans l'autre extrême. Les flagor-
» neries m'ont toujours été suspectes.
» Il m'en a fait de toutes les façons *,
» au point de me forcer, n'y pouvant
» tenir davantage, (6) à lui en dire mon
» sentiment. Sa conduite le dispen-
» soit fort de s'étendre en paroles;
» cependant, puisqu'il en vouloit dire,
» j'aurois voulu qu'à toutes ces louan-
» ges fades il eût substitué quelquefois
» la voix d'un ami; mais je n'ai jamais
» trouvé dans son langage rien qui
» sentît la vraie amitié, pas même dans
» la façon dont il parloit de moi à d'au-

* *J'en dirai seulement une qui m'a fait rire; c'étoit de faire ensorte, quand je venois le voir, que je trouvasse toujours sur sa table un Tome de l'*Héloïse*; comme si je ne connoissois pas assez le goût de M. Hume, pour être assuré que, de tous les Livres qui existent, l'*Héloïse *doit être pour lui le plus ennuyeux.*

(6) On peut juger par les deux premieres Lettres de M. Rousseau, que j'ai publiées à dessein, de quel côté les *flagorneries* ont commencé. Au reste, j'aimois & j'estimois M. Rousseau, & j'avois du plaisir à le lui marquer. Peut-être en effet l'ai-je trop loué; mais je peux assurer qu'il ne s'en est jamais plaint.

» tres en ma présence. On eut dit qu'en
» voulant me faire des Patrons il cher-
» choit à m'ôter leur bienveillance,
» qu'il vouloit plutôt que j'en fusse as-
» sisté qu'aimé ; & j'ai quelquefois été
» surpris du tour révoltant qu'il don-
» noit à ma conduite près des gens qui
» pouvoient s'en offenser. Un exemple
» éclaircira ceci. M. Penneck du Mu-
» sæum, ami de Mylord Mareschal &
» Pasteur d'une Paroisse où l'on vouloit
» m'établir, vient nous voir. M. Hume,
» moi présent, lui fait mes excuses de
» ne l'avoir pas prévenu ; le Docteur
» Maty, lui dit-il, nous avoit invités
» pour Jeudi au Musæum où M. Rous-
» seau devoit vous voir ; mais il pré-
» féra d'aller avec Madame Garrick à
» la Comédie ; on ne peut pas faire tant
» de choses en un jour (7). Vous m'a-

(7) Je ne me rappelle pas un mot de toute cette histoire ; mais ce qui me dispense d'y ajouter foi, c'est que je me souviens très-bien que nous avions pris deux jours différens pour visiter le *Musæum* & pour aller à la Comédie.

» vouerez, Monſieur, que c'étoit-là » une étrange façon de me capter la » bienveillance de M. Penneck.

» Je ne ſais ce qu'avoit pu dire en » ſecret M. Hume à ſes connoiſſances; » mais rien n'étoit plus bizarre que leur » façon d'en uſer avec moi de ſon aveu, » ſouvent même par ſon aſſiſtance. » Quoique ma bourſe ne fût pas vuide, » que je n'euſſe beſoin de celle de per- » ſonne, & qu'il le sût très-bien, l'on » eût dit que je n'étois là que pour vivre » aux dépens du Public, & qu'il n'étoit » queſtion que de me faire l'aumône, » de maniere à m'en ſauver un peu » l'embarras; (8) je puis dire que cette » affectation continuelle & choquante

(8) J'imagine que M. Rouſſeau veut parler ici de deux ou trois dîners qui lui furent envoyés de la Maiſon de M. Steward lorſqu'il voulut manger chez lui; & ce n'étoit pas pour lui épargner la dépenſe d'un repas, mais ſeulement parce qu'il n'y avoit pas de Traiteur dans le voiſinage. Je demande pardon aux Lecteurs de les entretenir de ſemblables détails.

« eſt une des choſes qui m'ont fait pren-
» dre le plus en averſion le ſéjour de
» Londres. Ce n'eſt sûrement pas ſur
» ce pied qu'il faut préſenter en Angle-
» terre un homme à qui l'on veut atti-
» rer un peu de conſidération : mais
» cette charité peut être bénignement
» interprétée, & je conſens qu'elle le
» ſoit. Avançons.

» On répand à Paris une fauſſe Let-
» tre du Roi de Pruſſe, à moi adreſſée
» & pleine de la plus cruelle malignité.
» J'apprends avec ſurpriſe que c'eſt un
» M. Walpole, ami de M. Hume, qui
» répand cette Lettre ; je lui demande
» ſi cela eſt vrai ; mais pour toute ré-
» ponſe il me demande de qui je le
» tiens. Un moment auparavant, il
» m'avoit donné une carte pour ce
» même M. Walpole, afin qu'il ſe char-
» geât de Papiers qui m'importent, &
» que je veux faire venir de Paris en
» sûreté.

» J'apprends que le fils du * Jongleur
» Tronchin, mon plus mortel ennemi,
» est non-seulement l'ami, le protégé
» de M. Hume, mais qu'ils logent en-
» semble, & quand M. Hume voit que
» je sais cela, il m'en fait la confidence,
» m'assurant que le fils ne ressemble pas
» au pere. J'ai logé quelques nuits dans
» cette maison chez M. Hume avec ma
» Gouvernante, & à l'air, à l'accueil
» dont nous ont honorés ses Hôtesses,
» qui sont ses amies, j'ai jugé à la façon
» dont lui ou cet homme qu'il dit ne
» pas ressembler à son pere, ont pu
» leur parler d'elle & de moi. (9)

* Nous n'avons pas été autorisés à supprimer cette injure; mais elle est trop grossiere & trop gratuite pour blesser le célebre & estimable Médecin sur qui elle tombe. *Note des Editeurs.*

(9) Me voilà donc accusé de trahison parce que je suis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau; parce que le fils d'un homme que M. Rousseau n'aime pas se trouve par hasard logé dans la même maison que moi; parce que mes Hôtesses, qui ne savent pas un mot de François, ont regardé M. Rousseau froidement!..... Au reste, j'ai dit seulement à M. Rousseau que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que son pere.

» Ces faits combinés entr'eux & » avec une certaine apparence générale » me donnent insensiblement une in- » quiétude que je repousse avec hor- » reur. Cependant les Lettres que j'écris » n'arrivent pas; j'en reçois qui ont été » ouvertes, & toutes ont passé par les » mains de M. Hume (10). Si quelqu'une » lui échappe, il ne peut cacher l'ardente » avidité de la voir. Un soir, je vois » encore chez lui une manœuvre de » Lettre dont je suis frappé. * Après le

(10) Ces imputations d'indiscrétion & d'infidélité sont si odieuses, & les preuves en sont si ridicules, que je me crois dispensé d'y répondre.

* *Il faut dire ce que c'est que cette manœuvre. J'écrivois sur la table de M. Hume, en son absence, une réponse à une Lettre que je venois de recevoir. Il arrive, très-curieux de savoir ce que j'écrivois & ne pouvant presque s'abstenir d'y lire. Je ferme ma Lettre sans la lui montrer, & comme je la mettois dans ma poche, il la demande avidement, disant qu'il l'enverra le lendemain jour de poste. La Lettre reste sur sa table. Lord Newnham arrive, M. Hume sort un moment; je reprens ma Lettre, disant que j'aurai le temps de l'envoyer le lendemain. Lord Newnham m'offre de l'envoyer par le paquet de M. l'Ambassadeur de France, j'accepte. M. Hume rentre tandis que Lord Newnham fait son enveloppe, il tire son cachet, M. Hume offre le sien avec tant d'empressement qu'il faut s'en servir*

» ſouper, gardant tous deux le ſilence » au coin de ſon feu, je m'apperçois » qu'il me fixe, comme il lui arri- » voit ſouvent & d'une maniere dont » l'idée eſt difficile à rendre. Pour cette » fois, ſon regard ſec, ardent, mo- » queur & prolongé devint plus qu'in- » quiétant. Pour m'en débarraſſer, » j'eſſayai de le fixer à mon tour; mais » en arrêtant mes yeux ſur les ſiens, je » ſens un frémiſſement inexplicable, » & bientôt je ſuis forcé de les baiſſer. » La phyſionomie & le ton du bon » David ſont d'un bon homme, mais » où, grand Dieu! ce bon homme em-

par préférence. On ſonne, Lord Newnham donne la Lettre au Laquais de M. Hume pour la remettre au ſien qui attend en bas avec ſon carroſſe, afin qu'il la porte chez M. l'Ambaſſadeur. A peine le Laquais de M. Hume étoit hors de la porte que je me dis, je parie que le Maître va le ſuivre : il n'y manqua pas. Ne ſachant comment laiſſer ſeul Mylord Newnham, j'héſitai quelque temps avant que de ſuivre à mon tour M. Hume; je n'apperçus rien, mais il vit très-bien que j'étois inquiet. Ainſi quoique je n'aie reçu aucune réponſe à ma Lettre, je ne doute pas qu'elle ne ſoit parvenue; mais je doute un peu, je l'avoue, qu'elle n'ait pas été lue auparavant.

» prunte-t'il les yeux dont il fixe ſes » amis ?

» L'impreſſion de ce regard me reſte » & m'agite ; mon trouble augmente » juſqu'au ſaiſiſſement : ſi l'épanche- » ment n'eût ſuccédé, j'étouffois. Bien- » tôt un violent remords me gagne ; je » m'indigne de moi-même ; enfin dans » un tranſport que je me rappelle encore » avec délices, je m'élance à ſon cou, » je le ſerre étroitement ; ſuffoqué de » ſanglots, inondé de larmes, je m'é- » crie d'un voix entrecoupée : *Non, » non, David Hume n'eſt pas un traître ; » s'il n'étoit le meilleur des hommes, il » faudroit qu'il en fût le plus noir* (11). » David Hume me rend poliment mes » embraſſemens, & tout en me frap- » pant de petits coups ſur le dos, me

(11) Tour le dialogue de cette ſcene eſt artificieuſement concerté pour préparer & fonder une partie de la fable tiſſue dans cette Lettre. On verra ce que j'ai à dire ſur cet article dans *ma Réponſe à M. Rouſſeau*.

» répete plusieurs fois d'un ton tran-
» quille : *Quoi, mon cher Monsieur ! Eh
» mon cher Monsieur ! Quoi donc, mon
» cher Monsieur !* Il ne me dit rien de
» plus ; je sens que mon cœur se res-
» serre ; nous allons nous coucher, & je
» pars le lendemain pour la Province.

» Arrivé dans cet agréable asyle où j'é-
» tois venu chercher le repos de si loin ;
» je devois le trouver dans une maison
» solitaire, commode & riante, dont
» le Maître, homme d'esprit & de mé-
» rite, n'épargnoit rien de ce qui pou-
» voit m'en faire aimer le séjour. Mais
» quel repos peut-on goûter dans la vie
» quand le cœur est agité ! Troublé de
» la plus cruelle incertitude, & ne sa-
» chant que penser d'un homme que je
» devois aimer, je cherchai à me déli-
» vrer de ce doute funeste en rendant
» ma confiance à mon bienfaiteur. Car,
» pourquoi, par quel caprice inconce-
» vable eût-il eu tant de zele à l'ex-

» térieur pour mon bien-être, avec des
» projets ſecrets contre mon honneur ?
» Dans les obſervations qui m'avoient
» inquiété, chaque fait en lui-même
» étoit peu de choſe, il n'y avoit que
» leur concours d'étonnant, & peut-
» être inſtruit d'autres faits que j'igno-
» rois, M. Hume pouvoit-il, dans un
» éclairciſſement, me donner une ſolu-
» tion ſatisfaiſante. La ſeule choſe
» inexplicable étoit qu'il ſe fût refuſé à
» un éclairciſſement que ſon honneur
» & ſon amitié pour moi rendoient
» également néceſſaire. Je voyois qu'il
» y avoit là quelque choſe que je ne
» comprenois pas & que je mourois
» d'envie d'entendre. Avant donc de me
» décider abſolument ſur ſon compte,
» je voulus faire un dernier effort & lui
» écrire pour le ramener, s'il ſe laiſſoit
» ſéduire à mes ennemis, ou pour le
» faire expliquer de maniere ou d'autre.
» Je lui écrivis une Lettre qu'il dut

» trouver

» trouver fort naturelle * s'il étoit cou-
» pable, mais fort extraordinaire s'il
» ne l'étoit pas : car, quoi de plus ex-
» traordinaire qu'une Lettre pleine à la
» fois de gratitude sur ses services &
» d'inquiétude sur ses sentimens, &
» ou, mettant, pour ainsi dire, ses
» actions d'un côté & ses intentions de
» l'autre, au lieu de parler des preuves
» d'amitié qu'il m'avoit données, je
» le prie de m'aimer à cause du bien
» qu'il m'avoit fait (12) ? Je n'ai pas
» pris mes précautions d'assez loin pour
» garder une copie de cette Lettre ;
» mais, puisqu'il les a prises lui, qu'il
» la montre ; & quiconque la lira, y
» voyant un homme tourmenté d'une

* *Il paroît par ce qu'il m'écrit en dernier lieu qu'il est très-content de cette Lettre, & qu'il la trouve fort bien.*

(12) Ma réponse à cela est dans la Lettre même de M. Rousseau, du 22 Mars, où l'on trouve le ton de la plus grande cordialité, sans aucune réserve, sans la moindre apparence de soupçon.

» peine ſecrette, qu'il veut faire entendre & qu'il n'oſe dire, ſera curieux, je m'aſſure, de ſavoir quel éclairciſſement cette Lettre aura produit, ſur-tout à la ſuite de la ſcene précédente. Aucun, rien du tout. M. Hume ſe contente en réponſe, de me parler des ſoins obligeans que M. Davenport ſe propoſe de prendre en ma faveur. Du reſte, pas un mot ſur le principal ſujet de ma Lettre, ni ſur l'état de mon cœur dont il devoit ſi bien voir le tourment. Je fus frappé de ce ſilence encore plus que je ne l'avois été de ſon flegme à notre dernier entretien. J'avois tort, ce ſilence étoit fort naturel après l'autre & j'aurois dû m'y attendre. Car quand on a oſé dire en face à un homme : *je ſuis tenté de vous croire un traître*, & qu'il n'a pas la curioſité de vous demander *ſur quoi* (13), l'on peut

(13) Tout cela porte ſur la même fable. Voyez la 11e Note.

» compter qu'il n'aura pareille curiosité
» de sa vie, & pour peu que les indices
» le chargent, cet homme est jugé.

» Après la réception de sa Lettre,
» qui tarda beaucoup, je pris enfin mon
» parti, & résolus de ne lui plus écrire.
» Tout me confirma bientôt dans la
» résolution de rompre avec lui tout
» commerce. Curieux au dernier point
» du détail de mes moindres affaires,
» il ne s'étoit pas borné à s'en informer
» de moi dans nos entretiens, mais
» j'appris qu'après avoir commencé
» par faire avouer à ma Gouvernante
» qu'elle en étoit instruite, il n'avoit
» pas laissé échapper avec elle un seul
» tête à-tête (14) sans l'interroger jus-
» qu'à l'importunité sur mes occupa-
» tions, sur mes ressources, sur mes

(14) Je n'ai eu qu'un seul *tête-à-tête* avec sa Gouvernante; ce fut lorsqu'elle arriva à Londres. J'avoue qu'il ne me vint pas dans l'esprit de l'entretenir d'autre chose que de M. Rousseau.

» amis, ſur mes connoiſſances, ſur
» leurs noms, leur état, leur demeure;
» & avec une adreſſe Jéſuitique, il avoit
» demandé ſéparément les mêmes cho-
» ſes à elle & à moi. On doit prendre
» intérêt aux affaires d'un ami, mais on
» doit ſe contenter de ce qu'il veut nous
» en dire, ſur-tout quand il eſt auſſi
» ouvert, auſſi confiant que moi, &
» tout ce petit cailletage de commere
» convient, on ne peut pas plus mal,
» à un Philoſophe.

» Dans le même temps je reçois en-
» core deux Lettres qui ont été ouvertes.
» L'une de M. Boſwell, dont le ca-
» chet étoit en ſi mauvais état que
» M. Davenport, en la recevant, le fit
» remarquer au Laquais de M. Hume;
» & l'autre de M. d'Ivernois, dans un
» paquet de M. Hume, laquelle avoit
» été recachetée au moyen d'un fer
» chaud qui, maladroitement appli-

» qué, avoit brûlé le papier autour de
» l'empreinte. J'écrivis à M. Daven-
» port pour le prier de garder par-de-
» vers lui toutes les Lettres qui lui se-
» roient remises pour moi, & de n'en
» remettre aucune à personne, sous
» quelque prétexte que ce fût. J'ignore
» si M. Davenport, bien éloigné de
» penser que cette précaution pût re-
» garder M. Hume, lui montra ma
» Lettre; mais je sais que tout disoit à
» celui-ci qu'il avoit perdu ma con-
» fiance, & qu'il n'en alloit pas moins
» son train sans s'embarrasser de la re-
» couvrer.

» Mais que devins-je lorsque je vis
» dans les Papiers Publics la préten-
» due Lettre du Roi de Prusse que je
» n'avois pas encore vue, cette fausse
» Lettre, imprimée en François & en
» Anglois, donnée pour vraie, même
» avec la signature du Roi, & que j'y
» reconnus la plume de M. d'Alem-

» bert * aussi sûrement que si je lui
» avois vu écrite ?

A l'instant un trait de lumiere vint
» m'éclairer sur la cause secrette du
» changement étonnant & prompt du
» Public Anglois à mon égard, & je
» vis à Paris le foyer du complot qui
» s'exécutoit à Londres.

M. d'Alembert, autre ami très-in-
» time de M. Hume, étoit depuis long-
» temps mon ennemi caché, & n'épioit
» que les occasions de me nuire sans se
» commettre; il étoit le seul des gens
» de Lettres d'un certain nom & de
» mes anciennes connoissances qui ne
» me fût point venu voir (15) ou qui ne
» m'eût rien fait dire à mon dernier pas-
» sage à Paris. Je connoissois ses dis-

* Voyez là-dessus la déclaration de M. d'Alembert imprimée à la fin de cette Brochure. *Note des Editeurs.*

(15) M. Rousseau étoit excédé, disoit-il, des visites qu'il recevoit; doit-il se plaindre que M. d'Alembert, qu'il n'aimoit pas, ne l'ait pas importuné de la sienne ?

» positions secrettes, mais je m'en in-
» quiétois peu, me contentant d'en
» avertir mes amis dans l'occasion. Je
» me souviens qu'un jour, questionné
» sur son compte par M. Hume,
» qui questionna de même ensuite ma
» Gouvernante, je lui dis que M. d'A-
» lembert étoit un homme adroit &
» rusé. Il me contredit avec une cha-
» leur dont je m'étonnai, ne sachant
» pas alors qu'ils étoient si bien ensem-
» ble, & que c'étoit sa propre cause
» qu'il défendoit.

» La lecture de cette Lettre m'al-
» larma beaucoup, & sentant que j'a-
» vois été attiré en Angleterre en vertu
» d'un projet qui commençoit à s'exé-
» cuter, mais dont j'ignorois le but, je
» sentois le péril sans savoir où il pou-
» voit être ni de quoi j'avois à me ga-
» rantir; je me rappellai alors quatre
» mots effrayans de M. Hume, que je
» rapporterai ci-après. Que penser

» d'un Ecrit où l'on me faisoit un
» crime de mes miseres; qui tendoit à
» m'ôter la commisération de tout le
» monde dans mes malheurs, & qu'on
» donnoit sous le nom du Prince même
» qui m'avoit protégé, pour en rendre
» l'effet plus cruel encore ? Que de-
» vois-je augurer de la suite d'un tel
» début ? Le Peuple Anglois lit les
» Papiers Publics, & n'est pas déjà
» trop favorable aux étrangers. Un vê-
» tement qui n'est pas le sien suffit pour
» le mettre de mauvaise humeur. Qu'en
» doit attendre un pauvre étranger dans
» ses promenades champêtres, le seul
» plaisir de la vie auquel il s'est borné,
» quand on aura persuadé à ces bonnes
» gens que cet homme aime qu'on le la-
» pide? ils seront fort tentés de lui en don-
» ner l'amusement. Mais ma douleur,
» ma douleur profonde & cruelle, la plus
» amere que j'aie jamais ressentie, ne
» venoit pas du péril auquel j'étois ex-

» posé. J'en avois trop bravé d'autres
» pour être fort ému de celui-là. La
» trahison (16) d'un faux ami, dont
» j'étois la proie, étoit ce qui portoit
» dans mon cœur trop sensible l'acca-
» blement, la tristesse & la mort. Dans
» l'impétuosité d'un premier mouve-
» ment, dont jamais je ne fus le maî-
» tre, & que mes adroits ennemis sa-
» vent faire naître pour s'en prévaloir,
» j'écris des Lettres pleines de désordre
» où je ne déguise ni mon trouble ni
» mon indignation.

» Monsieur, j'ai tant de choses à
» dire qu'en chemin faisant j'en oublie
» la moitié. Par exemple, une Relation
» en forme de Lettre sur mon séjour à
» Montmorency fut portée par des Li-

(16) Ce *faux ami*, c'est moi, sans doute; mais cette *trahison* quelle est-elle? Quel mal ai-je fait ou ai-je pu faire à M. Rousseau? En me supposant le projet caché de le perdre, comment pouvois-je y parvenir par les services que je lui rendois? Si M. Rousseau en étoit cru, on me trouveroit bien plus imbécile que méchant.

» braires à M. Hume qui me la montra.
» Je consentis qu'elle fût imprimée; il
» se chargea d'y veiller; elle n'a jamais
» paru. J'avois apporté un Exemplaire
» des Lettres de M. du Peyrou conte-
» nant la Relation des affaires de Neuf-
» châtel qui me regardent; je les remis
» aux mêmes Libraires à leur priere
» pour les faire traduire & réimprimer;
» M. Hume se chargea d'y veiller; elles
» n'ont jamais paru *. Dès que la fausse
» Lettre du Roi de Prusse & sa traduc-
» tion parurent, je compris pourquoi
» les autres Ecrits restoient supprimés,
» (17) & je l'écrivis aux Libraires. J'é-
» crivis d'autres Lettres qui probable-
» ment ont couru dans Londres : enfin
» j'employai le crédit d'un homme de

* *Les Libraires viennent de me marquer que cette Edition est faite & prête à paroître. Cela peut-être, mais c'est trop tard, & qui pis est, trop à propos.*

(17) Il y a environ quatre mois que M. Becket, Libraire, dit à M. Rousseau que c'étoit une maladie survenue au Traducteur qui avoit retardé cette publication. Au reste je n'ai jamais promis de donner aucun soin à cette édition. M. Becket m'en est garant.

» mérite & de qualité pour faire mettre
» dans les Papiers une déclaration de
» l'imposture. Dans cette Déclaration,
» je laissois paroître toute ma douleur
» & je n'en déguisois pas la cause.

» Jusqu'ici M. Hume a semblé mar-
» cher dans les ténebres. Vous l'allez
» voir désormais dans la lumiere &
» marcher à découvert. Il n'y a qu'à
» toujours aller droit avec les gens ru-
» sés : tôt ou tard ils se décelent par
» leurs ruses mêmes.

» Lorsque cette prétendue Lettre du
» Roi de Prusse fut publiée à Londres,
» M. Hume, qui certainement savoit
» qu'elle étoit supposée, puisque je le
» lui avois dit, n'en dit rien, ne m'é-
» crit rien, se taît & ne songe pas
» même à faire, en faveur de son ami
» absent, aucune déclaration de la vé-
» rité (18). Il ne falloit, pour aller au

(18) Personne ne pouvoit se méprendre sur la supposition de la Lettre, & d'ailleurs M. Walpole étoit connu pour en être l'Auteur.

» but, que laisser dire & se tenir coi;
» c'est ce qu'il fit.

» M. Hume ayant été mon conduc-
» teur en Angleterre, y étoit, en quel-
» que façon, mon protecteur, mon
» patron. S'il étoit naturel qu'il prît
» ma défense, il ne l'étoit pas moins
» qu'ayant une protestation publique à
» faire, je m'adressasse à lui pour cela.
» Ayant déjà cessé (19) de lui écrire,
» je n'avois garde de recommencer. Je
» m'adresse à un autre. Premier soufflet
» sur la joue de mon Patron. Il n'en
» sent rien.

» En disant que la Lettre étoit fabri-
» quée à Paris, il m'importoit fort peu
» lequel on entendît de M. d'Alembert
» ou de son prête-nom M. Walpole;
» mais en ajoutant que ce qui navroit
» & déchiroit mon cœur étoit que l'im-

(19) M. Rousseau manque ici de mémoire. Il oublie que seulement huit jours auparavant il m'avoit écrit une Lettre très-cordiale. *Voyez la Lettre du 29 Mars.*

» poſteur avoit des complices en An-
» gleterre, je m'expliquois avec la plus
» grande clarté pour leur ami qui étoit
» à Londres, & qui vouloit paſſer pour
» le mien. Il n'y avoit certainement que
» lui ſeul en Angleterre dont la haine
» pût déchirer & navrer mon cœur.
» Second ſoufflet ſur la joue de mon
» Patron. Il n'en ſent rien.

» Au contraire, il feint malignement
» que mon affliction venoit ſeulement
» de la publication de cette Lettre,
» afin de me faire paſſer pour un homme
» vain qu'une ſatyre affecte beaucoup.
» Vain ou non, j'étois mortellement
» affligé ; il le ſavoit & ne m'écrivoit
» pas un mot. Ce tendre ami, qui a
» tant à cœur que ma bourſe ſoit pleine,
» ſe ſoucie aſſez peu que mon cœur ſoit
» déchiré.

» Un autre écrit paroît bientôt dans
» les mêmes Feuilles de la même main
» que le premier, plus cruel encore,

» s'il étoit possible, & où l'Auteur ne
» peut déguiser sa rage sur l'accueil que
» j'avois reçu à Paris (20). Cet Ecrit
» ne m'affecta plus ; il ne m'apprenoit
» rien de nouveau. Les Libelles pou-
» voient aller leur train sans m'émou-
» voir, & le volage Public lui-même
» se lassoit d'être longtemps occupé du
» même sujet. Ce n'est pas le compte
» des Complotteurs qui, ayant ma ré-
» putation d'honnête homme à dé-
» truire, veulent de maniere ou d'au-
» tre en venir à bout. Il fallut changer
» de batterie.

» L'affaire de la pension n'étoit pas
» terminée. Il ne fut pas difficile à
» M. Hume d'obtenir de l'humanité du
» Ministre & de la générosité du Prince
» qu'elle le fut. Il fut chargé de me le
» marquer, il le fit. Ce moment fut,
» je l'avoue, un des plus critiques de

(20) Je n'ai aucune connoissance de ce prétendu libelle.

» ma vie. Combien il m'en coûta pour
» faire mon devoir ! Mes engagemens
» précédens, l'obligation de corres-
» pondre avec respect aux bontés du
» Roi, l'honneur d'être l'objet de ses
» attentions, de celles de son Ministre,
» le desir de marquer combien j'y étois
» sensible, même l'avantage d'être un
» peu plus au large en approchant de la
» vieillesse, accablés d'ennuis & de
» maux, enfin l'embarras de trouver
» une excuse honnête pour éluder un
» bienfait déjà presqu'accepté ; tout
» me rendoit difficile & cruelle la néces-
» sité d'y renoncer ; car il le falloit as-
» surément, ou me rendre le plus vil
» de tous les hommes en devenant vo-
» lontairement l'obligé de celui dont
» j'étois trahi.

» Je fis mon devoir, non sans peine ;
» j'écrivis directement à M. le Géné-
» ral Conway, & avec autant de res-
» pect & d'honnêteté qu'il me fut pos-

» ſible, ſans refus abſolu, je me défen-
» dis pour le preſent d'accepter. M.
» Hume avoit été le négociateur de
» l'affaire, le ſeul même qui en eut
» parlé ; non ſeulement je ne lui ré-
» pondis point, quoique ce fut lui qui
» m'eût écrit, mais je ne dis pas un mot
» de lui dans ma lettre. Troiſieme ſouf-
» flet ſur la joue de mon patron, &
» pour celui-là, s'il ne le ſent pas, c'eſt
» aſſurément ſa faute : il n'en ſent rien.

» Ma lettre n'étoit pas claire & ne
» pouvoit l'être pour M. le Général
» Conway, qui ne ſçavoit pas à quoi
» tenoit ce refus, mais elle l'étoit fort
» pour M. Hume qui le ſçavoit très-
» bien ; cependant il feint de prendre
» le change tant ſur le ſujet de ma dou-
» leur, que ſur celui de mon refus, &
» dans un billet qu'il m'écrit il me fait
» entendre qu'on me ménagera la con-
» tinuation des bontés du Roi ſi je me
» raviſe ſur la penſion. En un mot il

» prétend à toute force, & quoi qu'il
» arrive, demeurer mon patron mal-
» gré moi. Vous jugez bien, Monsieur,
» qu'il n'attendoit pas de réponse & il
» n'en eut point.

Dans ce même tems à peu près, car
» je ne sçais pas les dates, & cette exac-
» titude ici n'est pas nécessaire, parut
» une lettre de M. de Voltaire à moi
» adressée avec une traduction An-
» gloise, qui renchérit encore sur l'ori-
» ginal. Le noble objet de ce spirituel
» ouvrage est de m'attirer le mépris &
» la haine de ceux chez qui je me suis
» réfugié. Je ne doutai point que mon
» cher Patron n'eût été un des instru-
» mens de cette publication, sur tout
» quand je vis qu'en tâchant d'aliéner
» de moi ceux qui pouvoient en ce pays
» me rendre la vie agréable, on avoit
» omis de nommer celui qui m'y avoit
» conduit. On sçavoit sans doute que
» c'étoit un soin superflu & qu'à cet

» égard rien ne reſtoit à faire. Ce nom
» ſi maladroitement oublié dans cette
» lettre, me rappella ce que dit Tacite
» du portrait de Brutus omis dans une
» pompe funebre, que chacun l'y diſ-
» tinguoit, précisément parce qu'il n'y
» étoit pas.

» On ne nommoit donc pas M.
» Hume; mais il vit avec les gens qu'on
» nommoit. Il a pour amis tous mes
» ennemis, on le ſçait : ailleurs les
» Tronchin, (21) les d'Alembert, les
» Voltaire; mais il y a bien pis à Lon-
» dres, c'eſt que je n'y ai pour ennemis
» que ſes amis. Eh pourquoi y en au-
» rois-je d'autres? Pourquoi même y
» ai-je ceux-là? Qu'ai-je fait à Lord
» (22) Littleton, que je ne connois

(21) Je n'ai jamais été aſſez heureux pour me rencontrer avec M. de Voltaire : il m'a fait ſeulement l'honneur de m'écrire une Lettre il y a environ trois ans. Je n'ai vu de ma vie M. Tronchin, & je n'ai jamais eu le moindre commerce avec lui. Quant à M. d'Alembert, je me fais gloire de ſon amitié.

(22) M. Rouſſeau voyant dans les Papiers Pu-

» même pas ? Qu'ai-je fait à M. Wal-
» pole que je ne connois pas davan-
» tage ? Que ſçavent-ils de moi, ſinon
» que je ſuis malheureux & l'ami de
» leur ami Hume ? Que leur a t-il donc
» dit, puiſque ce n'eſt que par lui qu'ils
» me connoiſſent ? Je crois bien qu'a-
» vec le rôle qu'il fait il ne ſe démaſque
» pas devant tout le monde ; ce ne ſe-
» roit plus être maſqué. Je crois bien
» qu'il ne parle pas de moi à M. le Gé-
» néral Conway ni à M. le Duc de Ri-
» chmond, comme il en parle dans
» ſes entretiens ſecrets avec M. Wal-
» pole & dans ſa correſpondance ſe-

blics l'annonce d'une Lettre qui lui étoit adreſſée ſous le nom de M. de Voltaire, écrivit à M. Davenport, qui étoit alors à Londres, pour le prier de la lui apporter. Je dis à M. Davenport que la copie imprimée étoit très-fautive ; mais que j'en demanderois au Lord Littleton une copie manuſcrite qui étoit correcte. Cela ſuffit à M. Rouſſeau pour lui faire conclure que le Lord Littleton eſt ſon ennemi mortel & mon intime ami, & que nous conſpirons enſemble contre lui. Il auroit dû plutôt conclure que la copie, qui avoit été imprimée, ne venoit pas de moi.

» crete avec M. d'Alembert ; mais
» qu'on découvre la trame qui s'ourdit
» à Londres depuis mon arrivée, &
» l'on verra si M. Hume n'en tient pas
» les principaux fils.

» Enfin le moment venu qu'on croit
» propre à frapper le grand coup, on
» en prépare l'effet par un nouvel Ecrit
» satyrique qu'on fait mettre dans les
» Papiers (23). S'il m'étoit resté jus-
» qu'alors le moindre doute, comment
» auroit-t'il pu tenir devant cet Ecrit,
» puisqu'il contenoit des faits qui
» n'étoient connus que de M. Hume,
» chargés, il est vrai, pour les rendre
» odieux au Public.

» On dit dans cet Écrit que j'ouvre
» ma porte aux Grands & que je la
» ferme aux Petits. Qui est-ce qui sait
» à qui j'ai ouvert ou fermé ma porte,
» que M. Hume, avec qui j'ai demeuré

(23) Je n'ai jamais vu cette piece, ni avant ni après sa publication, & tous ceux à qui j'en ai parlé n'en ont aucune connoissance.

» & par qui ſont venus tous ceux que j'ai » vus ? Il faut en excepter un Grand que » j'ai reçu de bon cœur ſans le connoî- » tre, & que j'aurois reçu de bien » meilleur cœur encore ſi je l'avois » connu. Ce fut M. Hume qui me dit » ſon nom quand il fut parti. En l'ap- » prenant j'eus un vrai chagrin que, » daignant monter au ſecond étage, il » ne fut pas entré au premier.

» Quant aux Petits, je n'ai rien à » dire. J'aurois déſiré voir moins de » monde; mais, ne voulant déplaire à » perſonne, je me laiſſois diriger par » M. Hume, & j'ai reçu de mon mieux » tous ceux qu'il m'a préſentés ſans diſ- » tinction de Petits ni de Grands.

» On dit dans ce même Ecrit que je » reçois mes parens froidement, *pour* » *ne rien dire de plus*. Cette généralité » conſiſte a avoir une fois reçu aſſez » froidement le ſeul parent que j'aie » hors de Geneve, & cela en préſence

» de M. Hume (24). C'eſt néceſſaire-
» ment ou M. Hume ou ce parent qui
» a fourni cet article. Or mon couſin,
» que j'ai toujours connu pour bon pa-
» rent & pour honnête homme, n'eſt
» point capable de fournir à des ſaty-
» res publiques contre moi. D'ailleurs,
» borné par ſon état à la ſocieté des gens
» de Commerce, il ne vit pas avec les
» gens de Lettres, ni avec ceux qui
» fourniſſent des Articles dans les Pa-
» piers, encore moins avec ceux qui
» s'occupent à des ſatyres. Ainſi l'Ar-
» ticle ne vient pas de lui. Tout au plus
» puis-je penſer que M. Hume aura
» tâché de le faire jaſer, ce qui n'eſt
» pas abſolument difficile, & qu'il aura
» tourné ce qu'il lui a dit de la maniere
» la plus favorable à ſes vues. Il eſt bon
» d'ajouter qu'après ma rupture avec

(24) Je n'étois pas préſent, lorſque M. Rouſſeau reçut ſon couſin. Je les vis enſuite enſemble, un ſeul moment, ſur la terraſſe de Buckingham-Street,

» M. Hume j'en avois écrit à ce cousin-
» là.

» Enfin, on dit dans ce même Ecrit
» que je suis sujet à changer d'amis. Il
» ne faut pas être bien fin pour com-
» prendre à quoi cela prépare.

» Distinguons. J'ai depuis vingt-
» cinq & trente ans des amis très-so-
» lides. J'en ai de plus nouveaux, mais
» non moins sûrs, que je garderai plus
» longtemps si je vis. Je n'ai pas en gé-
» néral trouvé la même sûreté chez ceux
» que j'ai faits parmi les gens de Let-
» tres. Aussi j'en ai changé quelque-
» fois, & j'en changerai tant qu'ils me
» seront suspects; car je suis bien dé-
» terminé à ne garder jamais d'amis
» par bienséance : je n'en veux avoir
» que pour les aimer.

» Si jamais j'eus une conviction in-
» time & certaine, je l'ai que M. Hume
» a fourni les matériaux de cet Ecrit.

» Bien plus, non-seulement j'ai cette » certitude, mais il m'est clair qu'il a » voulu que je l'eusse : car comment » supposer un homme aussi fin, assez » mal-adroit pour se découvrir à ce » point, voulant se cacher ?

» Quel étoit son but ? Rien n'est plus » clair encore. C'étoit de porter mon » indignation à son dernier terme, » pour amener avec plus d'éclat le coup » qu'il me préparoit. Il sait que pour » me faire faire bien des sotises il suffit » de me mettre en colere. Nous som- » mes au moment critique qui mon- » trera s'il a bien ou mal raisonné.

» Il faut se posséder autant que fait » M. Hume, il faut avoir son flegme » & toute sa force d'esprit pour pren- » dre le parti qu'il prit, après tout ce » qui s'étoit passé. Dans l'embarras où » j'étois, écrivant à M. le Général » Conway, je ne pus remplir ma Let- » tre que de phrases obscures dont

M.

» M. Hume fit, comme mon ami, » l'interprétation qu'il lui plut. Sup- » posant donc, quoiqu'il sut très-bien » le contraire, que c'étoit la clause du » secret qui me faisoit de la peine, il » obtient de M. le Général qu'il vou- » droit bien s'employer pour la faire » lever. Alors cet homme Stoïque & » vraiment insensible m'écrit la Lettre » la plus amicale où il me marque » qu'il s'est employé pour faire lever la » clause, mais qu'avant toute chose » il faut savoir si je veux accepter sans » cette condition, pour ne pas exposer » Sa Majesté à un second refus.

» C'étoit ici le moment décisif, la fin, » l'objet de tous ses travaux. Il lui fal- » loit une réponse, il la vouloit. Pour » que je ne pusse me dispenser de la » faire il envoye à M. Davenport un » duplicata de sa Lettre, & non con- » tent de cette précaution, il m'écrit » dans un autre billet qu'il ne sauroit

» rester plus long-temps à Londres
» pour mon service. La tête me tourna
» presque en lisant ce billet. De mes
» jours je n'ai rien trouvé de plus in-
» concevable.

» Il l'a donc enfin cette réponse
» tant désirée, & se presse déjà d'en
» triompher. Déjà écrivant à M. Da-
» venport, il me traite d'homme fé-
» roce & de monstre d'ingratitude.
» Mais il lui faut plus. Ses mesures sont
» bien prises, à ce qu'il pense : nulle
» preuve contre lui ne peut échapper.
» Il veut une explication : il l'aura ; &
» la voici.

» Rien ne la conclut mieux que le der-
» nier trait qui l'amene. Seul il prouve
» tout & sans réplique.

» Je veux supposer, par impossible,
» qu'il n'est rien revenu à M. Hume de
» mes plaintes contre lui : il n'en sait
» rien, il les ignore aussi parfaitement
» que s'il n'eût été faufilé avec per-

» ſonne qui en fût inſtruit, auſſi par-
» faitement que ſi durant ce tems il eût
» vécu à la Chine (25). Mais ma con-
» duite immédiate entre lui & moi;
» les derniers mots ſi frappans que je
» lui dis à Londres; la Lettre qui ſui-
» vit pleine d'inquiétude & de crainte;
» mon ſilence obſtiné plus énergique
» que des paroles; ma plainte amere
» & publique au ſujet de la Lettre de
» M. d'Alembert; ma Lettre au Miniſ-
» tre, qui ne m'a point écrit, en réponſe
» à celle qu'il m'écrit lui-même, & dans
» laquelle je ne dis pas un mot de lui;
» enfin mon refus, ſans daigner m'a-
» dreſſer à lui, d'acquieſcer à une af-
» faire qu'il a traitée en ma faveur, moi
» le ſachant, & ſans oppoſition de ma
» part; tout cela parle ſeul du ton le
» plus fort, je ne dis pas à tout homme

(25) Comment aurois-je deviné ces chimériques ſoupçons? M. Davenport, la ſeule perſonne de ma connoiſſance qui vît alors M. Rouſſeau, m'aſſure qu'il les ignoroit parfaitement lui-même.

» qui auroit quelque ſentiment dans » l'ame, mais à tout homme qui n'eſt » pas hébêté.

» Quoi, après que j'ai rompu tout » commerce avec lui depuis près de » trois mois, après que je n'ai ré- » pondu à pas une de ſes Lettres, quel- » qu'important qu'en fut le ſujet, en- » vironné des marques publiques & » particulieres de l'affliction que ſon » infidélité me cauſe, cet homme » éclairé, ce beau génie naturellement » ſi clair-voyant & volontairement ſi » ſtupide, ne voit rien, n'entend rien, » ne ſent rien, n'eſt ému de rien, & » ſans un ſeul mot de plainte, de juſ- » tification, d'explication, il continue » à ſe donner, malgré moi, pour moi » les ſoins les plus grands, les plus » empreſſés! il m'écrit affectueuſement » qu'il ne peut reſter à Londres plus » long-temps pour mon ſervice, com- » me ſi nous étions d'accord qu'il y

» restera pour cela ! Cet aveuglement, » cette impassibilité, cette obstination » ne sont pas dans la nature, il faut » expliquer cela par d'autres motifs. » Mettons cette conduite dans un plus » grand jour, car c'est un point déci- » sif.

» Dans cette affaire il faut nécessaire- » ment que M. Hume soit le plus grand » ou le dernier des hommes, il n'y a » pas de milieu. Reste à voir lequel » c'est des deux.

» Malgré tant de marques de dédain » de ma part, M. Hume avoit-il l'éton- » nante générosité de vouloir me servir » sincerement ? Il savoit qu'il m'étoit » impossible d'accepter ses bons offices » tant que j'aurois de lui les sentimens » que j'avois conçus. Il avoit éludé l'ex- » plication lui-même. Ainsi me ser- » vant sans se justifier il rendoit ses » soins inutiles ; il n'étoit donc pas gé- » néreux.

» S'il ſuppoſoit qu'en cet état j'ac-
» cepterois ſes ſoins, il ſuppoſoit donc
» que j'étois un infame. C'étoit donc
» pour un homme qu'il jugeoit être un
» infame qu'il ſollicitoit avec tant d'ar-
» deur une penſion du Roi ? Peut-on
» rien penſer de plus extravagant ?

» Mais que M. Hume, ſuivant tou-
» jours ſon plan, ſe ſoit dit à lui même:
» voici le moment de l'exécution; car,
» preſſant Rouſſeau d'accepter la pen-
» ſion, il faudra qu'il l'accepte ou qu'il
» la refuſe. S'il l'accepte, avec les preu-
» ves que j'ai en main, je le déshonore
» complettement; s'il la refuſe aprés
» l'avoir acceptée, on a levé tout pré-
» texte, il faudra qu'il diſe pourquoi.
» C'eſt-là que je l'attends; s'il m'accuſe
» il eſt perdu.

» Si, dis-je, M. Hume a raiſonné
» ainſi, il a fait une choſe fort conſé-
» quente à ſon plan, & par-là même
» ici fort naturelle, & il n'y a que cette

» unique façon d'expliquer sa conduite
» dans cette affaire ; car elle est inex-
» plicable dans toute autre supposition:
» si ceci n'est pas démontré, jamais
» rien ne le sera.

» L'état critique où il m'a réduit me
» rappelle bien fortement les quatre
» mots dont j'ai parlé ci-devant, & que
» je lui entendis dire & répéter dans un
» temps où je n'en pénétrois guères la
» force. C'étoit la premiere nuit qui
» suivit notre départ de Paris. Nous
» étions couchés dans la même cham-
» bre, & plusieurs fois dans la nuit, je
» l'entends s'écrier en François avec
» une vehémence extrême (26) : *Je tiens*
» *J. J. Rousseau.* J'ignore s'il veilloit ou
» s'il dormoit. L'expression est remar-

(26) Je ne saurois répondre de ce que je dis en rêvant, & je sais encore moins si c'est en François que je rêve ; mais M. Rousseau, qui ne sait pas si je dormois ou si je veillois quand je prononçois ces terribles paroles, avec une si terrible voix, est-il certain d'avoir été bien éveillé lorsqu'il les a entendues ?

» quable dans la bouche d'un homme
» qui ſait trop bien le François pour ſe
» tromper ſur la force & le choix des
» termes. Cependant je pris, & je ne
» pouvois manquer alors de prendre ces
» mots dans un ſens favorable, quoi-
» que le ton l'indiquât encore moins
» que l'expreſſion: c'eſt un ton dont il
» m'eſt impoſſible de donner l'idée, &
» qui correſpond très-bien aux regards
» dont j'ai parlé. Chaque fois qu'il dit
» ces mots, je ſentis un treſſaillement
» d'effroi dont je n'étois pas le maître;
» mais il ne me fallut qu'un moment
» pour me remettre & rire de ma terreur.
» Dès le lendemain tout fut ſi parfai-
» tement oublié que je n'y ai pas même
» penſé durant tout mon ſéjour à Lon-
» dres & au voiſinage. Je ne m'en ſuis
» ſouvenu qu'ici où tant de choſes m'ont
» rappellé ces paroles, & me les rap-
» pellent, pour-ainſi-dire, à chaque
» inſtant.

» Ces mots dont le ton retentit sur
» mon cœur comme s'ils venoient
» d'être prononcés, les longs & funes-
» tes regards tant de fois lancés sur moi,
» les petits coups sur le dos avec des
» mots de *Mon cher Monsieur*, en ré-
» ponse au soupçon d'être un traî-
» tre; tout cela m'affecte à un tel
» point après le reste, que ces souve-
» nirs, fussent-ils les seuls, ferme-
» roient tout retour à la confiance, &
» il n'y a pas une nuit où ces mots, *Je*
» *tiens J. J. Rousseau*, ne sonnent encore
» à mon oreille, comme si je les en-
» tendois de nouveau.

» Oui, M. Hume, vous me te-
» nez, je le sais, mais seulement par
» des choses qui me sont extérieures:
» vous me tenez par l'opinion, par les
» jugemens des hommes; vous me te-
» nez par ma réputation, par ma sureté
» peut-être; tous les préjugés sont
» pour vous; il vous est aisé de me faire

» paſſer pour un monſtre, comme vous
» avez commencé, & je vois déjà l'exul-
» tation barbare de mes implacables
» ennemis. Le public, en général, ne
» me fera pas plus de grace. Sans autre
» examen, il eſt toujours pour les ſer-
» vices rendus, parce que chacun eſt
» bien aiſe d'inviter à lui en rendre,
» en montrant qu'il ſait les ſentir. Je
» prévois aiſément la ſuite de tout cela,
» ſur-tout dans le Pays où vous m'avez
» conduit, & où, ſans amis, étran-
» ger à tout le monde, je ſuis preſque
» à votre merci. Les gens ſenſés com-
» prendront, cependant, que, loin
» que j'aie pu chercher cette affaire,
» elle étoit ce qui pouvoit m'arriver de
» plus terrible dans la poſition où je
» ſuis : ils ſentiront qu'il n'y a que ma
» haine invincible pour toute fauſſeté &
» l'impoſſibilité de marquer de l'eſtime
» à celui pour qui je l'ai perdue, qui
» aient pu m'empêcher de diſſimuler

» quand tant d'intérêts m'en faisoient
» une loi : mais les gens sensés sont en
» petit nombre & ce ne sont pas eux
» qui font du bruit.

» Oui, M. Hume, vous me tenez
» par tous les liens de cette vie ; mais
» vous ne me tenez ni par ma vertu ni
» par mon courage, indépendant de
» vous & des hommes, & qui me res-
» tera tout entier malgré vous. Ne pen-
» sez pas m'effrayer par la crainte du
» sort qui m'attend. Je connois les ju-
» gemens des hommes, je suis accou-
» tumé à leur injustice, & j'ai appris à
» les peu rédouter. Si votre parti est
» pris, comme j'ai tout lieu de le croire,
» soyez sûr que le mien ne l'est pas
» moins. Mon corps est affoibli, mais
» jamais mon ame ne fut plus ferme.
» Les hommes feront & diront ce qu'ils
» voudront, peu m'importe ; ce qui
» m'importe est d'achever, comme j'ai
» commencé, d'être droit & vrai jus-

» qu'à la fin, quoiqu'il arrive, & de
» n'avoir pas plus à me reprocher une
» lâcheté dans mes miſeres qu'une in-
» ſolence dans ma proſpérité. Quelque
» opprobre qui m'attende & quelque
» malheur qui me menace, je ſuis prêt.
» Quoiqu'à plaindre, je le ſerai moins
» que vous, & je vous laiſſe pour toute
» vengeance le tourment de reſpecter,
» malgré vous, l'infortuné que vous
» accablez.

» En achevant cette Lettre, je ſuis
» ſurpris de la force que j'ai eue de l'é-
» crire. Si l'on mouroit de douleur,
» j'en ſerois mort à chaque ligne. Tout
» eſt également incompréhenſible dans
» ce qui ſe paſſe. Une conduite pareille
» à la vôtre n'eſt pas dans la nature,
» elle eſt contradictoire, & cependant
» elle m'eſt démontrée. Abyme des
» deux côtés! je péris dans l'un ou
» dans l'autre. Je ſuis le plus mal-

» heureux des humains si vous êtes
» coupable, j'en suis le plus vil si vous
» êtes innocent. Vous me faites désirer
» d'être cet objet méprisable. Oui,
» l'état où je me verrois prosterné,
» foulé sous vos pieds, criant miséri-
» corde & faisant tout pour l'obtenir,
» publiant à haute voix mon indignité
» & rendant à vos vertus le plus écla-
» tant hommage, seroit pour mon cœur
» un état d'épanouissement & de joie,
» après l'état d'étouffement & de mort
» où vous l'avez mis. Il ne me reste
» qu'un mot à vous dire. Si vous êtes
» coupable, ne m'écrivez plus; cela
» seroit inutile, & sûrement vous ne
» me tromperez pas. Si vous êtes inno-
» cent, daignez vous justifier. Je con-
» nois mon devoir, je l'aime & l'aime-
» rai toujours, quelque rude qu'il puisse
» être. Il n'y a point d'abjection dont
» un cœur, qui n'est pas né pour elle,

» ne puiſſe revenir. Encore un coup, ſi
» vous êtes innocent, daignez vous
» juſtifier : ſi vous ne l'êtes pas, adieu
» pour jamais.

J. J. R.

Je délibérai quelque temps ſi je ferois quelque Réponſe à cet étrange Mémoire ; à la fin je me déterminai à écrire la Lettre ſuivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Le 22 Juillet 1766.

» Monſieur,

» Je ne répondrai qu'à un ſeul arti-
» cle de votre longue Lettre ; c'eſt à ce-
» lui qui regarde la converſation que
» nous avons eue enſemble, le ſoir qui a
» précédé votre départ. M. Davenport
» avoit imaginé un honnête artifice
» pour vous faire croire qu'il y avoit
» une chaiſe de retour prête à partir
» pour Wootton ; je crois même qu'il
» le fit annoncer dans les Papiers Pu-

» blics, afin de mieux vous tromper.
» Son intention étoit de vous épargner
» une partie de la dépense du voyage;
» ce que je regardois comme un projet
» louable ; mais je n'eus aucune part à
» cette idée ni à son exécution. Il vous
» vint cependant quelque soupçon de
» l'artifice, tandis que nous étions au
» coin de mon feu, & vous me reprochâ-
» tes d'y avoir participé : je tâchai de
» vous appaiser & de détourner la con-
» versation; mais ce fut inutilement.
» Vous restâtes quelque tems assis,
» ayant un air sombre & gardant le si-
» lence, ou me répondant avec beau-
» coup d'humeur ; après quoi vous
» vous levâtes & fîtes un tour ou deux
» dans la chambre ; enfin tout d'un
» coup & à mon grand étonnement
» vous vîntes vous jetter sur mes genoux,
» & passant vos bras autour de mon cou,
» vous m'embrassâtes avec un air de

» tranſport, vous baignâtes mon viſage
» de vos larmes & vous vous écriâtes :
» *Mon cher ami, me pardonnerez-vous*
» *jamais cette extravagance? Aprés tant*
» *de peines que vous avez priſes pour*
» *m'obliger, aprés les preuves d'amitié*
» *ſans nombre que vous m'avez données,*
» *ſe peut-il que je paye vos ſervices de*
» *tant d'humeur & de bruſquerie? Mais*
» *en me pardonnant, vous me donnerez*
» *une nouvelle marque de votre amitié,*
» *& j'eſpere que lorſque vous verrez le*
» *fond de mon cœur, vous trouverez*
» *qu'il n'en eſt pas indigne.* Je fus ex-
» trêmement touché, & je crois qu'il
» ſe paſſa entre-nous une ſcêne très-ten-
» dre. Vous ajoutâtes, ſans doute par
» forme de compliment, que quoi que
» j'euſſe d'autres titres plus sûrs pour
» mériter l'eſtime de la poſtérité, ce-
» pendant l'attachement extraordinaire
» que je marquois à un homme malheu-

» reux & perſécuté, ſeroit peut-être » compté pour quelque choſe. »

» Cet incident étoit aſſez remarquable, & il eſt impoſſible que vous ou » moi l'ayons ſi promptement oublié; » mais vous avez eu l'aſſurance de m'en » parler deux fois d'une maniere ſi dif- » férente, ou plutôt ſi oppoſée, qu'en » perſiſtant, comme je fais dans mon » récit, il s'enſuit néceſſairement qu'un » de nous deux eſt un menteur. Vous » imaginez peut-être que cette avan- » ture s'étant paſſée entre-nous & ſans » témoins, il faudra balancer la crédi- » bilité de votre témoignage & du » mien, mais vous n'aurez pas cet » avantage ou ce déſavantage, de quel- » que maniere que vous vouliez l'ap- » peller: je produirai contre vous d'au- » tres preuves, qui mettront la choſe » hors de conteſtation. »

» 1°. Vous n'avez pas fait attention » que j'avois une Lettre écrite de votre

» main, (1) qui ne peut pas abſolu-
» ment ſe concilier avec votre récit, &
» qui confirme le mien. »

» 2°. J'ai conté le fait le lendemain ou
» le ſurlendemain à M. Davenport,
» dans l'intention d'empêcher qu'il
» n'eût recours, pour vous obliger dans
» la ſuite, à de ſemblables fineſſes; il
» s'en ſouviendra sûrement. »

» 3°. Comme cette avanture me pa-
» contée ici à pluſieurs de mes amis;
» roiſſoit vous faire honneur, je l'ai
» je l'ai même écrite à Madame * la C.
» de ** à Paris. Perſonne, je penſe,
» n'imaginera que je préparois d'a-
» vance une apologie, au cas que je me
» brouillaſſe avec vous, évenement que

(1) C'eſt celle du 22 Mars, qui eſt pleine de cordialité & qui prouve que M. Rouſſeau ne m'avoit jamais laiſſé entrevoir aucun de ces noirs ſoupçons de perfidie ſur leſquels il inſiſte à préſent. On voit ſeulement à la fin de ſa Lettre quelques reſtes d'humeur ſur l'affaire de ſa chaiſe.

* Cette Dame a exigé qu'on ſupprimât ſon nom. *Note des Éditeurs.*

» j'aurois regardé alors comme le plus
» incroyable de tous les évenemens hu-
» mains; d'autant plus que nous étions
» peut-être séparés pour jamais, & que
» je continuois à vous rendre les servi-
» ces les plus essentiels. »

4°. Le fait, tel que je le rapporte,
» est conséquent & raisonnable; mais
» il n'y a pas le sens commun dans vo-
» tre récit. Quoi! parce que dans quel-
» ques momens de distraction ou de
» rêverie, assez ordinaires aux person-
» nes occupées, j'aurai eu un regard
» fixe, vous me soupçonnez d'être un
» traître, & vous avez l'assurance de
» me déclarer cet atroce & ridicule
» soupçon? Car vous ne prétendez pas
» même avoir eu, avant votre départ de
» Londres, d'autres motifs solides de
» soupçon contre moi?

» Je n'entrerai dans aucun autre détail
» sur votre Lettre; vous sçavez trop bien
» vous-même combien tous les autres

» articles en ſont dénués de fonde-
» ment. J'ajouterai ſeulement en gé-
» néral que je goûtois il y a un mois
» un plaiſir très-ſenſible, en ſongeant
» que malgré bien des difficultés j'étois
» parvenu par ma conſtance & mes
» ſoins, & par de-là même mes plus
» vives eſpérances, à aſſurer vôtre re-
» pos, votre honneur & votre fortune ;
» mais cette jouiſſance a bientôt été
» ſuivie du déplaiſir le plus amer, en
» vous voyant gratuitement & volon-
» tairement repouſſer ces biens loin de
» vous & vous déclarer l'ennemi de
» votre propre repos, de votre fortune
» & de votre honneur ; dois-je être
» étonné, après cela, que vous ſoyez
» mon ennemi ?

» A Dieu & pour toujours. »

D. H.

Il ne me reſte qu'à joindre à tous ces Papiers la Lettre que M. Walpole m'a écrite & qui prouve que je n'ai eu au-

cune part à tout ce qui concerne la prétendue Lettre du Roi de Prusse.

M. WALPOLE A M. HUME.

Arlington-Street, le 26 Juillet 1766.

« JE ne peux pas me rappeller avec » précision le temps où j'ai écrit la *Lettre du Roi de Prusse;* mais je vous assure, avec la plus grande verité, que » c'étoit plusieurs jours avant votre » départ de Paris & avant l'arrivée de » Rousseau à Londres; & je peux vous » en donner une forte preuve; car, » non-seulement par égard pour vous, » je cachai la Lettre tant que vous restâtes à Paris; mais ce fut aussi la raison pour laquelle, par délicatesse pour » moi-même, je ne voulus pas aller le » voir, quoique vous me l'eussiez souvent proposé. Je ne trouvois pas qu'il » fût honnête d'aller faire une visite » cordiale à un homme, ayant dans ma » poche une Lettre où je le tournois en » ridicule. Vous avez pleine liberté,

» mon cher Monſieur, de faire uſage
» ſoit auprès de Rouſſeau, ſoit auprès
» de tout autre, de ce que je dis ici pour
» votre juſtification : je ſerois bien fâ-
» ché d'être cauſe qu'on vous fît aucun
» reproche. J'ai un mépris profond pour
» Rouſſeau & une parfaite indifférence
» ſur ce qu'on penſera de cette affaire;
» mais, s'il y a en cela quelque faute,
» ce que je ſuis bien loin de croire, je
» la prends ſur mon compte. Il n'y a
» point de talens qui m'empêchent de
» rire de celui qui les poſſede, s'il eſt
» un charlatan; mais, s'il a de plus un
» cœur ingrat & méchant, comme
» Rouſſeau l'a fait voir à votre égard,
» il ſera déteſté par moi comme par
» tous les honnêtes gens, &c. »

H. W.

Je viens de donner une Relation, auſſi conciſe qu'il m'a été poſſible, de cette étrange affaire, qui, à ce qu'on m'a dit, a excité l'attention du Public

& qui contient plus d'incidens extraordinaires qu'aucune autre aventure de ma vie.

Les personnes, à qui j'ai montré toutes les pieces originales qui établissent l'autenticité des faits, ont pensé diversement, tant sur l'usage que je devois en faire que sur les sentimens actuels de M. Rousseau & sur l'état de son ame. Quelques-uns prétendent qu'il est absolument de mauvaise foi dans la querelle qu'il me fait & dans l'opinion qu'il a de mes torts : ils croyent que tous ses procédés sont dictés par cet orgueil extrême qui forme la base de son caractere & qui le porte à chercher l'occasion de refuser, avec éclat, un bienfait du Roi d'Angleterre, & en même temps de se débarrasser de l'intolérable fardeau de la reconnoissance en sacrifiant à cela l'honneur, la vérité, l'amitié, & même son propre intérêt. Ils apportent, pour preuve de

leur opinion, l'abſurdité même de la premiere ſuppoſition ſur laquelle M. Rouſſeau fonde ſon reſſentiment; je veux dire, la ſuppoſition que c'eſt moi qui ai fait imprimer la plaiſanterie de M. Walpole, quoique M. Rouſſeau ſache bien lui-même qu'elle étoit répandue par-tout, à Londres comme à Paris. Comme cette ſuppoſition eſt, d'un côté, contraire au ſens commun, & de l'autre n'eſt pas ſoutenue par la plus légere probabilité, ils en concluent qu'elle n'a jamais eu aucune autorité, dans l'eſprit même de M. Rouſſeau. Ils confirment cette idée par la multitude des fictions & des menſonges que M. Rouſſeau emploie pour juſtifier ſa colere, menſonges qui concernent des faits ſur leſquels il lui eſt impoſſible de ſe tromper. Ils oppoſent auſſi ſa gaîté & ſon contentement réels à cette profonde mélancolie dont il feint d'être accablé. Il ſeroit ſuperflu d'ajouter que

la

la maniere de raiſonner qui regne dans toutes ſes accuſations eſt trop abſurde pour opérer dans l'eſprit de qui que ce ſoit une conviction ſincere.

Quoique M. Rouſſeau paroiſſe faire ici le ſacrifice d'un intérêt fort conſidérable, il faut obſerver cependant que l'argent n'eſt pas toujours le principal mobile des actions humaines : il y a des hommes ſur qui la vanité a un empire bien plus puiſſant, & c'eſt le cas de ce Philoſophe. Un refus fait avec oſtentation de la penſion du Roi d'Angleterre, oſtentation qu'il a ſouvent recherchée à l'égard d'autres Princes ; auroit pu être ſeule un motif ſuffiſant pour déterminer ſa conduite.

Quelques autres de mes amis traitent toute cette affaire avec plus d'indulgence, & regardent M. Rouſſeau comme un objet de pitié plutôt que de colere. Ils ſuppoſent bien auſſi, que l'orgueil & l'ingratitude ſont la baſe de

ſon caractere; mais en même tems ils ſont diſpoſés à croire que ſon eſprit, toujours inquiet & flottant, ſe laiſſe entraîner au courant de ſon humeur & de ſes paſſions. L'abſurdité de ce qu'il avance n'eſt pas, ſelon eux, une preuve qu'il ſoit de mauvaiſe foi. Il ſe regarde comme le ſeul être important de l'Univers, & croit bonnement que tout le genre humain conſpire contre lui. Son plus grand bienfaiteur, étant celui qui incommode le plus ſon orgueil, devient le principal objet de ſon animoſité. Il eſt vrai qu'il emploie, pour ſoutenir ſes bizarreries, des fictions & des menſonges; mais c'eſt une reſſource ſi commune dans ces têtes foibles qui flottent continuellement entre la raiſon & la folie, que perſonne ne doit s'en étonner.

J'avoue que je penche beaucoup vers cette derniere opinion, quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucune

circonſtance de ſa vie, M. Rouſſeau ait joui plus entierement qu'aujourd'hui de toute ſa raiſon. Même dans les étranges Lettres qu'il m'a écrites, on retrouve des traces bien marquées de ſon éloquence & de ſon génie.

M. Rouſſeau m'a dit ſouvent qu'il compoſoit les Mémoires de ſa vie, & qu'il y rendroit juſtice à lui-même, à ſes amis & à ſes ennemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis ſa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire, j'ai lieu de croire qu'il acheve cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de paſſer ſi ſoudainement de la claſſe de ſes amis à celle de ſes ennemis; mais cette révolution s'étant faite, je dois m'attendre à être traité en conſéquence. Si ſes Mémoires paroiſſent après ma mort, perſonne ne pourra juſtifier ma mémoire en faiſant connoître la vérité: s'ils ſont publiés après

la mort de l'Auteur, ma justification perdra, par cela même, une grande partie de son autenticité. Cette réflexion m'a engagé à recueillir toutes les circonstances de cette aventure, à en faire un précis que je destine à mes amis & dont je pourrai faire dans la suite l'usage qu'eux & moi nous jugerons convenable; mais j'aime tellement la paix qu'il n'y a que la nécessité ou les plus fortes raisons qui puissent me déterminer à exposer cette querelle aux yeux du public.

Perdidi beneficium. Numquid quæ consecravimus perdidisse nos dicimus? Inter consecrata beneficium est; etiamsi malè respondit, benè collocatum. Non est ille qualem speravimus; simus nos quales fuimus, ei dissimiles.

Seneca de Beneficiis, lib. VII, cap. 29.

DÉCLARATION

ADRESSÉE PAR M. D'ALEMBERT AUX ÉDITEURS.

» J'Ai appris par M. Hume avec sa
» plus grande surprise, que M. Rousseau
» m'accuse d'être l'Auteur d'une Let-
» tre ironique qui lui a été adressée dans
» les Papiers Publics, sous le nom du
» Roi de Prusse. Tout le monde sait, à
» Paris & à Londres, que cette Lettre
» est de M. Walpole, qui même ne la
» désavoue pas. Il convient seulement
» d'avoir été aidé, pour le style, par
» une personne qu'il ne nomme point,
» & qui devroit peut-être se nommer.
» Pour moi, sur qui les soupçons du
» Public ne sont jamais tombés à cet
» égard, je ne connois nullement
» M. Walpole: je ne crois pas même

» lui avoir jamais parlé, ne l'ayant ren-
» contré qu'une fois dans une maison
» particuliere. Non-seulement je n'ai
» pas la plus légere part, ni directe ni
» indirecte, à la Lettre dont il s'agit,
» mais je puis citer plus de cent person-
» nes, amies & ennemies de M. Rous-
» seau, qui m'ont entendu la désap-
» prouver beaucoup, par la raison qu'il
» ne faut point se mocquer des mal-
» heureux, sur-tout quand ils ne nous
» ont point fait de mal. D'ailleurs, mon
» respect pour le Roi de Prusse, & la
» reconnoissance que je lui dois, pou-
» voient, ce me semble, faire supposer
» à M. Rousseau, que je n'aurois pas
» voulu abuser du nom de ce Prince,
» même pour une plaisanterie.

» J'ajoute que je n'ai jamais été l'en-
» nemi de M. Rousseau, ni déclaré
» ni même secret, comme il le prétend;
» & je défie qu'on apporte la moindre
» preuve que j'aie jamais cherché à lui

» nuire en quoi que ce puiſſe être. Je » pourrois prouver au contraire, par les » témoignages les plus reſpectables, que » j'ai cherché à l'obliger en ce qui a » dépendu de moi.

» Quant à ma prétendue *correſpon-* » *dance ſecrete* avec M. Hume, il eſt » très-certain que nous n'avons com- » mencé à nous écrire que cinq à ſix » mois après ſon départ, à l'occaſion » de la querelle que M. Rouſſeau lui » a ſuſcitée, & dans laquelle il juge à » propos de me mêler ſi gratuitement.

» Je crois devoir cette Déclaration » à moi-même, à la vérité, & à la ſitua- » tion de M. Rouſſeau : je le plains » bien ſincerement de croire ſi peu à » la vertu, & ſur-tout à celle de M. » Hume. »

D'ALEMBERT.

FIN.

